

SOCIOLOGIE DE LA JEUNESSE (2016)



| | |
|------------------------|--|
| Enseignant | Hakan YÜCEL Blog : www.hakanyucel.net e-mail : hakanyucel1970@gmail.com |
| Objectifs | Ce cours prend comme objet d'étude la "jeunesse", étape transitoire entre l'enfance et l'âge adulte est en fait un produit de la «modernité», une identité « sociale » qui se transforme en fonction de la conjoncture de l'époque. Le cours vise à familiariser les étudiants avec des études de la jeunesse et la culture des jeunes par une approche multidisciplinaire, avec un accent particulier sur l'histoire de la jeunesse en Turquie. |
| Acquis d'apprentissage | L'étudiant ayant suivi et réussi ce cours est capable de : 1) expliquer les concepts de base relatifs aux classes d'âge, 2) comprendre la culture juvénile 3) analyser le discours officiel et officieux sur la jeunesse |
| Contenu | Le cours débutera avec l'historique de la jeunesse et la transformation que la jeunesse avait vécu passant de la société traditionnelle à la société moderne. Après cette introduction à la notion de «jeunesse» comme un produit de la modernité, le cours continuera par l'analyse des jeunes constituant un «acteur politique» tout en insistant sur la génération de 1968 à travers du monde. Ensuite un autre axe du cours se concentrera sur les cultures juvéniles commençant par les années 1950 afin de traiter la mode, la musique et la littérature, et les sous-cultures juvéniles. En deuxième étape, le cours examinera la jeunesse turque en utilisant une approche en trois générations (la première génération de la République, de 1960 à 1970 et la génération post-1980) dans un contexte à la fois culturel et politique. |
| Méthode pédagogique | Les cours comporteront une grande part d'exposés magistraux et de discussions sur les lectures hebdomadaires. Ces deux éléments supposent une présence assidue des étudiants ainsi qu'une lecture des textes du recueil. Pour se préparer au cours, les étudiants devront faire les lectures obligatoires. Ils devront aussi préparer un devoir de 10 à 15 pages sur un sujet qui touche la jeunesse et de le rendre le 10 mai 2016 pendant le cours. |
| Evaluation du cours | Les étudiants seront responsables de la lecture des textes indiqués et de la préparation d'un devoir. Les étudiants auront aussi un examen final pour l'évaluation du cours. Les étudiants doivent participer -au moins- % 70 des séances et signer les feuilles de présence pour avoir le droit de participer à l'examen final. Assiduité et participation au cours : % 10 ; Devoir : % 30 ; Examen final : % 60 |
| Heure et lieu du cours | Erdoğan Teziç Salonu, mardi, 16.00-19.00 |
| Heure du bureau | Mardi, 14.00-16.00 |

CONTENU ET CALENDRIER

| Semaine | Sujets | Matériel |
|--------------------|--|---|
| 16-23 février 2016 | L'émergence de la jeunesse comme catégorie sociale | GALLAND Olivier, <i>Sociologie de la jeunesse</i> , Eds. Armand Colin, 2011, p.9-34. « La jeunesse n'est qu'un mot », in <i>Questions de sociologie</i> , Eds. De Minuit, 1984, p.143-154 |
| 1-8 mars 2016 | La jeunesse et ses sous-cultures | HEBDIGE Dick, <i>Sous-Culture, le sens du style</i> , Eds. La Découverte, 2008, p.77-119. |
| 15-22 mars 2016 | Les mouvements de jeunesse | GOBILLE Boris, <i>Mai 68</i> , Eds. La Découverte, Paris, 2008, p. 10-33. |
| 29 mars 2016 | Etre(s) étudiant | GARAY SANCHEZ Adrian de, « Les étudiants universitaires: rapport aux études et modes de vie », in ISLAS Perez, ANTONIO José, <i>La Jeunesse Au Mexique</i> , Les Eds. D'IQRC, 2004, p. 83-97. |
| 5 avril 2016 | Jeunesse comme « classe dangereuse » | MUCCHIELLI Laurent, « Violences et délinquances des jeunes » in CICCHELLI Vincenzo, CICCHELLI-PUGEAULT Catherine, RAGI Tariq, <i>Ce que nous savons des jeunes</i> , PUF, 2004, p.83-97. MOREIRA Marcelo Rasga, SUCENA Luiz Fernando Mazzei et FERNANDES Fernando Manuel Bessa, «Trafic de drogues à Rio de Janeiro: point de vue des jeunes», in TELES Nair, ESPIRITO SANTO Wanda, <i>les jeunes du Brésil</i> , Les Eds. d'IQRC, 2008, p. 151-171. |
| 12 avril 2016 | Les jeunes face à l'Etat: l'exemple iranien | « La nouvelle jeunesse iranienne » in KHOSROKHAVAR Farhad, <i>Comment sortir d'une révolution religieuse</i> , Seuil, 1999, p. 162-189. |
| 19-26 avril 2016 | Genre, sexualité et les jeunes | CICCHELLI Vincenzo & ANDRIEU Bernard, « Les jeunes et leur rapport au corps » in ROUDET Bernard, <i>Les jeunes en France</i> , Presse de l'Université Laval, 2009, p.147-161. « le temps des initiations » in BECK François, MAILLOCHON Florence, OBRADOVIC Ivana, <i>Adolescence ? comprendre vite et mieux</i> , Eds. Belin, 2014, p.54-61. |
| 3 mai 2016 | L'invention de la jeunesse et des 'mythes de jeunesse' en Turquie | LÜKÜSLÜ Demet, « L'invention de la jeunesse par l'Etat Ottoman et Turc », in <i>CEMOTI</i> , no :37, janvier-juin 2004, p. 229-249. UYSAL Aysen, « Importation du Mouvement 68 en Turquie. Circulations des idées et des pratiques », <i>Storicamente</i> , 5(2009). |
| 10 mai 2016 | Les jeunes en Turquie d'aujourd'hui | SENER Gulum, « la communauté et l'individu dans les réseaux sociaux sur l'Internet :L'usage de Facebook par les jeunes en Turquie », URL : http://www.gdri-netsuds.org/IMG/pdf/Gulum_Sener.pdf POYRAZ Mustapha, « La jeunesse des varoş d'Istanbul et des quartiers dits « sensibles » en banlieue parisienne », <i>Sociétés et jeunesse en difficulté</i> , numéro hors série, 2010, mis en ligne 30 mars 2010. |
| 17 mai 2016 | Débat | Génération de 2013 ? |

Bibliographie sélective :

- GALLAND Olivier, *Sociologie de la jeunesse*, Armand Colin, 2011.
- VULBEAU Alain, *La jeunesse comme ressource, expérimentation et expérience dans l'espace public*, Erès, 2001.
- HEBDIGE Dick, *Sous-culture, le sens du style*, La Découverte, 2008.
- LE BRETON David et MARCELLI Daniel (sous la dir.), *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, PUF, 2010.
- HAMEL Jacques, PUGEAULT-CICHELLI Catherine, GALAND Olivier et CICCHELLI Vincenzo (sous la dir.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, PUR, 2010.
- LÜKÜSLÜ Demet, *Türkiye 'de Gençlik Miti*, İletişim, 2009.
- LÜKÜSLÜ Demet & YÜCEL Hakan, *Gençlik Halleri 2000'li Yıllar Türkiye 'sinde Genç Olmak*, Efil, 2013.
- BANTIGNY Ludivine (sous la dir), *Jeunesse oblige : Histoire des jeunes en France XIXème XXIème siècle*, PUF, 2009.

L'émergence de la jeunesse comme catégorie sociale

16-23 février-~~2016~~ 2016



GALLAND Olivier, *Sociologie de la jeunesse*, Eds. Armand Colin, 2011, pp.9-34.

« La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Eds. De Minuit, 1984, pp.143-154.

MASSIS Henri, DE TARDE Alfred, *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, Imprimerie nationale, 1995, pp. 49-52, 69, 74-75.

In GALLAND Olivier, *Sociologie de la jeunesse*, 5^e édition, Armand Colin, 2011, p. 9-34.

Chapitre 1

L'invention de la jeunesse

La jeunesse ignorée ?

Philippe Ariès (1973) a été le premier à proposer une lecture à la fois historique et sociologique de l'apparition du sentiment de l'enfance dans notre société. Selon lui, la société traditionnelle se représentait mal l'enfant et encore plus mal l'adolescent. L'enfant était très tôt mêlé aux adultes; de très petit enfant, il devenait tout de suite un homme jeune, sans passer par les étapes de la jeunesse qui étaient peut-être pratiquées avant le Moyen Âge et qui sont devenues des aspects essentiels des sociétés évoluées d'aujourd'hui.

Certes, on n'est pas indifférent à l'enfant dans les premières années de sa vie, mais cet intérêt reste superficiel; on s'amuse des enfants comme de jouets ou de petits animaux qui distraient la société par leurs pitreries, leur maladresse ou leurs progrès. Mais ce sentiment qu'Ariès a appelé le « mignotage » n'a pas grand-chose à voir avec l'affection et la tendresse familiales qui se développeront plus tard, à la fin du XVII^e siècle et surtout au XVIII^e siècle. Comme le dit Montaigne dans son célèbre chapitre des *Essais* consacré à « l'affection des pères aux enfants » :

« Le plus communément nous nous sentons plus émus des trépignements, jeux et niaiseries puériles de nos enfants, que nous ne faisons, après, de leurs actions toutes formées, comme si nous les avions aimés pour notre passe-temps, comme des guenons, non comme des hommes. »

L'intérêt que Montaigne et, avant lui, Rabelais portent à l'éducation ne vaut pas encore pleine reconnaissance de la jeunesse ou de l'adolescence comme un âge particulier. En effet, le collège du Moyen Âge n'est pas réservé aux enfants ou aux jeunes: ces derniers et les adultes s'y côtoient; les étudiants qui entreprennent leur tour de France des universités sont parfois fort avancés en âge; et ce n'est que progressivement que le mélange des âges dans les collèges fut moins bien toléré.

Certes, Rabelais est un précurseur car il propose une méthode d'éducation nouvelle qui rejette les artifices compliqués de la scolastique et convie à un large épanouissement de la nature humaine: au jeune Gargantua qui a pâli sur les livres et les commentaires scolastiques, et qui n'y a rien

appris en vingt ans, il oppose le jeune Eudémon qui, en deux ans, grâce aux méthodes nouvelles, s'est habitué à s'exprimer avec aisance, à penser avec justesse, qui se présente sans hardiesse mais avec assurance, et non plus les yeux baissés comme les professeurs du Moyen Âge le recommandaient aux élèves. Mais la charge vise d'abord une institution et ses méthodes, le traditionalisme des « sorbonagres » ; elle n'a pas l'ambition de proposer un programme pour une classe d'âge. En outre, à l'époque de Rabelais, l'éducation est d'abord une éducation « domestique », elle n'est pas un moyen de moraliser la société et ne répond pas à une nécessité publique qui serait la formation du citoyen et de la nation ; bref, l'éducation de la jeunesse n'est pas encore devenue un enjeu politique (Ariès, 1981).

Dans la famille elle-même, il faudra attendre encore longtemps pour que l'on porte à la personnalité enfantine un autre intérêt, dont au XVIII^e siècle l'*Émile* portera témoignage, que celui, étranger à tout dessein pédagogique et à tout projet moral qui règle encore le comportement parental au XVI^e siècle.

Dans l'histoire du sentiment familial et du sentiment de l'enfance l'ouvrage pionnier d'Ariès a ouvert la voie ; il apporte en outre une contribution précieuse à l'histoire des représentations des âges de la vie dont il faut rappeler quelques traits. Au XVI^e siècle, la définition des âges reste floue. Se rapportant aux textes de l'Antiquité, le « Grand propriétaire de toutes choses très utiles et profitables pour tenir le corps en santé » (1556) distingue six âges : le premier âge, l'enfance dure jusqu'à 7 ans ; le deuxième âge, *pueritia* jusqu'à 14 ans ; « le tiers âge qu'on appelle adolescence, qui finit selon Constantin en son viatique au vingt et unième an, mais, selon Ysidore, il dure jusqu'à vingt-huit ans... » ; après vient la « jeunesse qui tient le moyen entre les âges et pourtant la personne y est en sa plus grande force, et dure cet âge jusques à quarante-cinq ans selon Isidore ; ou jusques à cinquante selon les autres » ; et enfin la *senecté*, qui est entre jeunesse et vieillesse, et la vieillesse elle-même closent le déroulement des âges de la vie. À côté de ces définitions inspirées des textes de l'Antiquité, commence à s'imposer, en français, un triptyque : l'enfance, la jeunesse et la vieillesse.

La définition des âges est donc encore grossière, les distinctions demeurent peu précises et sont sujettes à variation selon les auteurs et le contexte. Toutefois, la frontière tardive donnée à la jeunesse dans la définition des âges de la vie n'est pas seulement la conséquence d'une imprécision de sens ; elle correspond aussi à une réalité sociale qui fait de la jeunesse, encore plus qu'aujourd'hui, du moins dans certaines couches sociales, l'âge de l'attente, de la dépendance et de l'incertitude. Le « jeune » ne devient adulte que lorsqu'il prend la place de son père ce qui peut survenir fort tard dans la vie. Le fils de paysan ne devient maître de la maisonnée qu'à la mort de son père.

Il faut aussi considérer qu'au XVI^e siècle les auteurs de ces tentatives de définition sont plus sensibles au cycle vital qui organise l'existence comme un cercle conforme au cycle naturel des saisons qu'à la définition psycholo-

gique de chaque âge de la vie; au regard de la force impérieuse de la Nature, à la fois cosmogonique et, dans le monde rural, d'impact immédiat, l'investigation des personnalités a peu d'importance et ne retient pas l'attention. Ce n'est qu'à mesure qu'on reconnaîtra à l'individu le pouvoir et le droit de s'arracher partiellement à l'emprise naturelle que la définition des âges de la vie gagnera en précision et en complexité: l'investigation psychologique pourra alors définir des catégories en rapport avec les étapes de l'existence comprises non plus tellement comme cette circularité inexorable qui mène, selon un destin commun à tous, de la naissance à la mort, mais plutôt comme une succession de paliers qui permet à chacun de progresser vers un destin à construire.

Jean-Louis Flandrin (1964) a nuancé la thèse d'Ariès: selon lui, le sentiment de l'enfance n'est pas à proprement parler une « invention », une innovation absolue: ce qui aurait changé ce n'est pas l'existence mais la nature du sentiment de l'enfance. Dans la préface de l'édition de 1973 de son ouvrage, Ariès reconnaîtra d'ailleurs lui-même la valeur de cette critique. En fait, l'intérêt ou l'indifférence à l'égard de l'enfant ne sont pas véritablement caractéristiques de telle ou telle période, les deux attitudes ayant toujours plus ou moins coexisté, l'une l'emportant sur l'autre à un moment donné pour des raisons culturelles et sociales qu'il n'est pas toujours facile de déterminer.

Une étude sur les « lettres de rémission » – lettres par lesquelles le pouvoir royal accordait sa grâce aux criminels et qui comportent de nombreuses indications sur la situation des personnes – concernant les jeunes au xv^e siècle (Charbonnier, 1981) montre que ces derniers ont leur place dans la famille et confirme l'ambiguïté et le caractère extensif de la notion de jeunesse: seuls deux termes sont employés pour définir cette époque de la vie: « enfant » et « jeune homme »; mais il ne semble pas y avoir de frontière d'âge bien établie régissant l'emploi de chacun des termes: on trouve dans les lettres des enfants de 18 ou même 20 ans; quant au mot « adolescent » il n'est pas employé. D'ailleurs, à la fin du xvii^e siècle le terme d'adolescent est encore peu courant: selon le dictionnaire de Furetière, « il ne se dit guère qu'en raillerie. C'est un jeune adolescent, pour dire, c'est un jeune homme étourdi ou sans expérience ».

Une deuxième confirmation concerne le peu d'intérêt porté à l'enfance: les lettres montrent souvent des enfants laissés à eux-mêmes; à cette époque la mortalité infantile étant très élevée les décès ne provoquent pas un immense chagrin. Les méthodes contraceptives n'existaient pas ou restaient rudimentaires, et sans doute inefficaces; les enfants venaient donc au monde aussi facilement et aussi vite qu'ils pouvaient en disparaître. On conçoit bien que la tendresse portée à la petite enfance ait été tempérée par ces risques de disparition toujours possibles, et même probables au premier âge.

Mais que l'amour de ses enfants ne s'exprime pas sous la forme qu'on lui connaît aujourd'hui ne signifie pas que la famille soit absente. Pierre

Charbonnier conteste, avec quelques raisons d'après ses données, la thèse d'Ariès selon laquelle « la transmission des valeurs et des savoirs, et plus généralement la socialisation de l'enfant, n'étaient pas [...] assumées par la famille, ni contrôlées par elle. »

Selon les données de l'auteur (346 enfants et jeunes du Poitou et de l'Auvergne) ce sont environ les deux tiers des 10-19 ans qui vivent dans leur famille, alors que c'est encore le cas d'un tiers des 20-30 ans. L'encadrement familial semble donc effectif au moins sous cette forme à la fois essentielle et première de la domiciliation commune. Mais, au-delà de cette proximité spatiale, que sont réellement les rapports entre générations ?

La jeunesse dominée

Pour nous en faire une idée, revenons à Montaigne :

« Je veux mal à cette coutume d'interdire aux enfants l'appellation paternelle [c'est-à-dire "Père"] et leur enjoindre une étrangère, ["Monsieur"] comme plus révérencielle, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourvu à notre autorité; nous appelons Dieu tout-puissant père, et dédaignons que nos enfants nous en appellent. C'est aussi injustice et folie de priver les enfants qui sont en âge de la familiarité des pères et vouloir maintenir à leur endroit une morgue austère et dédaigneuse, espérant par là les tenir en crainte et obéissance. Car c'est une farce très inutile qui rend les pères ennuyeux aux enfants et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par conséquent le vent et la faveur du monde; et reçoivent avec moquerie ces mines fières et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ni au cœur, ni aux veines, vrais épouvantails de chènevière. Quand je pourrais me faire craindre, j'aimerais encore mieux me faire aimer. »

Même si lui-même n'approuve pas cette attitude, Montaigne montre ce qui constituait le sentiment commun de l'époque à l'égard des rapports de génération, passé l'émerveillement ou l'amusement provoqué par le premier âge : le respect de l'autorité et l'absence de familiarité, la distance voire la méfiance dans les rapports entre père et enfants (la mère est une figure absente). La jeunesse est un âge qui sera longtemps tenu dans un mépris certain : selon le Larousse de la langue française c'est au début du XII^e siècle que s'impose le sens de jeune « qui n'a pas encore les qualités de la maturité » ; et ce ne serait qu'à la fin du XVI^e siècle qu'apparaîtrait le sens « qui a gardé les caractères physiques et moraux de la jeunesse » ou « rester jeune ». Une utilisation encore courante du terme « jeunesse » à cette époque signifiait « étourderie, vivacité, folie, débauche » ; on disait d'un jeune homme « il a bien fait des jeunesse » (Huguet, *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*) pour signifier qu'il avait pratiqué les folies propres à cet âge. Cette utilisation syntaxique des « jeunesse » n'est plus présente dans le Dictionnaire de Trévoux en 1743, mais au terme est encore attachée l'idée de « manque d'expérience », d'« emportement de l'âge », de « folie », d'« imprudence ».

Tous les ouvrages des moralistes et pédagogues de l'Ancien Régime continueront dans les siècles suivants à explorer cette difficulté des rapports de génération dans une société où, du moins pour les familles aisées ou bien nées, le retrait des pères conditionne l'indépendance des fils, en préconisant d'ailleurs le plus souvent la solution que propose déjà Montaigne : celle du retrait progressif et contrôlé qui tempère l'impatience juvénile sans démunir les pères de tout moyen de pression et de contrôle.

Cette question concerne évidemment d'abord les familles de la bourgeoisie marchande, de la robe ou de la noblesse où l'esprit de « maison » faisait en outre passer l'enfant derrière le nom et la prospérité, l'éclat qui pouvaient y être attachés (Flandrin, 1976).

Il faut cependant ajouter que les règles juridiques organisant les relations familiales, les pratiques en matière d'héritage, de succession et de mariage étaient très différentes dans les pays de droit écrit et les pays de droit coutumier. Dès le XII^e siècle en effet la France est déjà nettement partagée entre deux types d'organisation juridique. Le premier, issu de droit romain dont la renaissance venue d'Italie trouve un foyer à partir du XII^e siècle à Montpellier, prédomine au sud ; le second issu de l'esprit médiéval de respect des coutumes et privilèges des seigneuries, prédomine au nord.

L'organisation familiale est fondée, dans les pays de droit écrit sur le principe romain de la *patria potestas* qui donne une puissance absolue au père sur tous les membres de la famille. Ces « enfants de famille » comme on les appelait alors ne pouvaient s'obliger pour cause de prêt, ne pouvaient faire de testament, et surtout leur père demeurait propriétaire jusqu'à leur émancipation, s'il décidait de la leur accorder, de tous leurs biens.

Ce principe de la puissance paternelle issu du droit romain a largement gagné aussi les pays de droit coutumier où il s'applique cependant moins strictement, moins uniformément et moins longtemps puisque l'émancipation est acquise automatiquement avec le mariage alors que dans les pays de droit écrit, la puissance paternelle dure, sauf décision d'émancipation, toute la vie du père quel que soit l'âge de ses enfants.

C'est surtout en matière successorale que les différences entre pays de droit écrit et pays de droit coutumier s'accusent : dans ces derniers prédomine la solidarité familiale ; le testament a peu d'effet car, en règle générale, l'héritier par le sang ne peut être dépossédé. Au contraire, en pays de droit écrit, il est permis de déshériter complètement ses enfants et surtout, comme on vient de le voir, le « fils de famille », même marié et âgé de 40 ans « ne jouit pas encore de la liberté de décider, de négocier, de tester. Il doit en passer par son père » (Collomp, 1986).

En gros, on peut dire qu'en matière d'héritage prédominent des principes égalitaires dans le Nord et l'Ouest alors que les provinces méridionales ont adopté des dispositions juridiques inégalitaires permettant d'avantager un héritier. Toutefois, dans les systèmes égalitaires la solidarité lignagère impose des règles strictes, telle la pratique du « retrait lignager » qui visent à éviter la dispersion des biens : si celui qui dispose des biens familiaux

décide d'en aliéner tout ou partie, le lignager le plus proche peut exercer le « retrait », c'est-à-dire bénéficier d'une priorité d'acquisition à rencontre de l'acheteur étranger.

Ces différences dans les formes d'organisation juridique des successions sont associées à deux grands types de systèmes familiaux : dans les pays de droit égalitaire on trouve surtout des ménages simples dans lesquels le fils, au moment de son mariage, s'établira de manière indépendante ; par contre dans les pays inégalitaires du Midi on trouve une organisation familiale de ménage complexe qui fait cohabiter plusieurs générations sous l'autorité du Père ; dans la famille-souche, le groupe domestique, héritier unique, est inséré dans la lignée familiale dont il a reçu le patrimoine.

Notons encore que les règles concernant le mariage étaient elles aussi très strictes et laissaient peu de liberté aux jeunes gens malgré le principe du droit canon du libre consentement. Le concile de Trente condamna les mariages contractés sans le consentement des parents. Les ambassadeurs du roi de France avaient même demandé sans succès que le concile les déclarât nuls ; mais l'Église catholique s'en tint à sa doctrine fondamentale du libre choix des époux. Toutefois, un ensemble de dispositions juridiques vint, en France, renforcer le poids de l'autorité familiale et les risques qu'encourraient ceux qui viendraient à passer outre : une ordonnance de 1557, confirmée par l'ordonnance de Blois de 1579, permit aux parents de déshériter ceux de leurs enfants qui se seraient mariés contre leur gré. En outre, on introduisit contre ceux qui se mariaient clandestinement la notion de « rapt de séduction » qui faisait encourir aux jeunes hommes des peines fort graves.

Bref, la qualité des rapports entre générations à l'intérieur des familles paraît avoir deux caractères majeurs : elle est avant tout fondée sur l'autorité paternelle qui, si elle s'exerce avec plus de rigueur au Sud qu'au Nord, est partout présente et maintient entre le père et ses enfants une distance interdisant toute familiarité et l'expression manifeste d'une tendresse réciproque ; en second lieu les enfants sont maintenus dans une situation de dépendance prolongée qui peut durer fort tard. On ne quitte la jeunesse ni rapidement ni facilement. À la fin du XVII^e siècle encore, Furetière écrit dans son dictionnaire qu'« un jeune n'est plus jeune passé 30-35 ans [...]. La jeunesse est l'âge où l'homme est devenu capable de s'aider lui-même... ».

Mais en même temps les jeunes gens de l'Ancien Régime bénéficient, du fait même que l'autorité paternelle ne s'exerçait véritablement que lorsqu'elle était manifestement contrariée, d'une liberté de mouvement et d'une indépendance de conduite qu'ils perdront par la suite. Les mémoires du Chevalier de Fonvielle (Fonvielle, *Mémoires historiques*, 1824) qui vécut pourtant son enfance à la fin du XVIII^e siècle, à une époque où le nouveau sentiment familial commençait d'apparaître, sont à cet égard éclairants. Dans la petite enfance, le père est une figure presque totalement absente ; quant à l'adolescence, elle est surtout marquée par les facéties et les dissolutions d'une vie de collégien qui ne fréquente presque plus le collège, qui

« fuyait la maison paternelle pendant huit ou dix jours, nourri par les polis-sons du quartier », qui se laisse entraîner « dans les mauvais lieux ». Certes l'autorité du père s'exerce, lorsque les bornes sont passées, et de manière brutale – il reçoit le fouet de façon régulière, il est jeté à l'« Hôpital », une « prison pour enfants », plus tard mis en prison sur ordre de son père – mais de façon irrégulière et sans autre intention que de punir des écarts qui ne paraissent pas tant intolérables par leur immoralité que par le désordre et l'esprit de rébellion qu'ils révèlent. D'ailleurs ces manifestations d'autorité n'impressionnent pas trop le jeune homme qui, déjà enfant, « ne pleurait plus pour un soufflet ».

Ces rapports faits d'indifférence, de dépendance et d'indépendance mêlées, parfois aussi de violence et de rébellion, concernent surtout les familles qui ont quelque chose à transmettre, un nom ou des biens. Dans les autres, c'est-à-dire la très grande majorité de la population, la jeunesse n'a pour ainsi dire pas d'existence pratique : la mise précoce au travail entre 8 et 13 ans selon les emplois – pour garder le bétail, devenir servante ou chambrière, ou apprenti chez un artisan – maintenait ces enfants ou adolescents dans un cadre étroit de soumission à l'égard du père ou du maître.

La jeunesse impatiente

À vrai dire, dans la société d'Ancien Régime, la jeunesse est donc le privilège de l'aristocratie ; et cet âge est celui de l'impatience comme il l'était déjà à une époque encore antérieure, le XII^e siècle (Duby, 1964). Cette impatience est directement liée aux difficultés et à la longueur de l'établissement : « Dans le monde chevaleresque, l'homme de guerre cesse d'être tenu pour "jeune" lorsqu'il est établi, enraciné, lorsqu'il est devenu chef de la maison et souche d'une lignée ». Or cette tranche de vie comprise entre l'adoubement et la paternité peut être fort longue.

Les fils aînés doivent attendre longtemps avant que les pères ne se retirent (Duby parle d'un écart moyen entre générations d'une trentaine d'années), et occupent ce temps de latence dans l'errance, au sein de groupes de jeunes qui se vouent au luxe, au jeu, à l'amour et surtout aux combats et aux expéditions guerrières ; « la jeunesse constitue dans la société aristocratique, l'organe d'agression et de tumulte. »

Mais si cette attente est pénible pour les aînés, elle l'est encore plus pour les cadets qui « privés de tout espoir d'hoirie certaine, ne voyaient qu'une issue : l'aventure [et] [...] la chasse à la fille riche, au bel établissement ».

Cette image d'une jeunesse errante et impatiente s'est imposée longtemps. Elle est liée aussi bien sûr à la tension sexuelle résultant de mariages tardifs au moins pour les garçons. Cette tension ne s'est véritablement manifestée, puis accrue, qu'à partir de la fin du Moyen Âge du fait de l'essor démographique et de l'effort des pasteurs catholiques et protestants pour réformer les mœurs (Flandrin, 1976).

Celles-ci étaient encore au xv^e siècle fort libres pour les jeunes célibataires qui fréquentaient assidûment les prostituées, qui n'hésitaient pas à perpétrer en groupe de « compagnons » des viols collectifs, qui recouraient à des pratiques « contre nature » – homosexualité, masturbation, voire bestialité – qui entretenaient enfin des rapports sexuels normaux avec des femmes mariées. D'après les lettres qu'il a étudiées, Pierre Charbonnier confirme qu'en cette fin de Moyen Âge, un puissant courant sexuel s'exerçait dans une relative liberté.

Norbert Elias (1973) a d'ailleurs montré en analysant *De civitate morum pueriliam*, d'Érasme, publié pour la première fois en 1530, livre destiné à enseigner le savoir-vivre aux jeunes gens, que l'initiation à la vie des jeunes garçons se fait de manière très crue, sans que l'on envisage alors de cacher aux enfants ce qui serait exclusivement du ressort de la vie privée des adultes. « Tout ceci contribuait à rétrécir l'écart entre les normes affectives et le comportement adultes et enfantins ». L'invention de la figure moderne de la jeunesse est étroitement liée, on le verra, à l'accroissement de cette distance entre le privé et le public, entre ce qui se donne à voir et ce qui doit être caché, et corrélativement entre le monde adulte et le monde enfantin.

À cette époque cette distance était faible et si la jeunesse était longue à passer, elle bénéficiait à la fois d'une relative liberté sur le plan des mœurs, et d'une forme de reconnaissance collective au travers des sociétés de jeunesse et du rôle de contrôle sexuel et de célébration des rites qui leur était dévolu :

« Quelles que soient les fonctions que lui reconnaît ou tolère la communauté, la "jeunesse" se trouve conduite à intervenir et donc à socialiser le comportement de ses membres dans deux grands groupes de conflits. Le premier oppose les jeunes hommes, exclus du pouvoir, du mariage et des biens, à leurs pères, qui sont partout les maîtres – et dans la France de droit écrit, les maîtres absolus – de leur établissement, de ses conditions matérielles, du choix de leur partenaire : les rôles reconnus à la "jeunesse" organisée suggèrent que ceux-ci ont préféré l'associer à la vie de la collectivité plutôt que de céder en rien sur tous ces plans. Face au second, qui oppose et divise les familles, les "jeunes" disposent d'un pouvoir potentiel de médiation et de refus. »

Aymard, 1986.

Le rôle et la place de la jeunesse sont donc, à la fin de Moyen Âge, ambigus : elle est fortement et durablement dépendante de la génération des pères, mais cette dépendance est plutôt une dépendance économique qu'un encadrement moral, et elle s'exerce plus dans le cadre familial *stricto sensu* que dans celui de la cité. La longueur de la phase d'établissement ne se justifie pas, comme aujourd'hui, par les besoins de l'éducation et tout se passe comme si la force collective reconnue et admise de la jeunesse était directement proportionnée à la faiblesse individuelle de ses membres et à la vacuité de leur rôle fonctionnel.

La jeunesse aristocratique : l'idéologie du paraître

À partir de la fin du XVII^e siècle la figure juvénile prend une nouvelle dimension dont témoigne la multiplication des ouvrages consacrés à l'éducation. Mais, cette jeunesse n'est pas encore celle qui sera promue plus tard par l'idéal d'Égalité des Lumières, par les progrès de la « privatisation », puis par le triomphe de la famille bourgeoise ; cette jeunesse prend place dans la « société de cour », pour reprendre l'expression de Norbert Elias (1974), qui « partant des hôtels de la noblesse de cour, gagnera jusqu'aux maisons des financiers » et constituera l'idéologie du temps comme l'idéologie du paraître.

La jeunesse est par essence l'âge des emportements :

« Les jeunes gens ont une grande inclination à s'abandonner aux plaisirs et aux divertissements du monde, si dès leurs plus tendres années on ne les forme dans la piété, et si on ne les instruit dans les maximes de la Religion, avant qu'ils ne soient entièrement possédés par l'habitude des vices »

Coustel, *Les Règles de l'éducation des enfants*, 1687¹.

L'éducation a donc pour première vertu de tempérer les passions, d'empêcher l'enfant de « s'écarter hors des bornes de la raison », lui qui demeure un personnage infrasocial, encore teinté d'une animalité qui le conduit facilement à l'« indocilité », à la « paresse », à la « colère », à l'« intempérance », à l'« impureté ».

L'éducation ne vient nullement compenser l'absence des privilèges de la naissance comme le voudra plus tard l'idéal égalitaire ; bien au contraire elle est surtout nécessaire à ceux qui « distingués dans le monde par leur naissance » doivent tenir leur rang et montrer l'exemple. Dans une structure sociale rigide où le mérite ne peut servir qu'à bien tenir sa place et sûrement pas à en occuper une plus élevée que celle à laquelle vous destine votre nom, l'éducation ne peut être réservée qu'à ceux qui précisément ont un rang à faire valoir ; elle a en outre une vertu d'exemplarité car le rang, s'il est un droit naturel, est aussi une exigence sociale et sa manifestation est supposée avoir des vertus de propagation à la société tout entière ; c'est pourquoi il n'est pas besoin de s'occuper ni d'éduquer les jeunes gens du peuple qui se forment par la seule valeur de l'exemple des Grands ou des gens bien nés :

« Ce seront des chefs de famille qui auront passé leur première jeunesse dans les collèges, qui par leurs exemples et par leurs discours instruiront sans y penser leurs domestiques, qui deviendront eux-mêmes pères et mères de famille, parmi le peuple, et qui donneront ensuite la première éducation à

1. Coustel (1621-1704) fut précepteur des neveux du Cardinal Lantgrave de Furstenberg, Évêque et Prince de Strasbourg, avant de devenir professeur au collège des Grassiers à Paris.

leurs enfants. C'est ainsi que la lumière et la raison passeront quoique lentement, mais incessamment des familles riches au bas peuple.»

Castel de Saint-Pierre, *Projet pour perfectionner l'éducation*, 1728.

Selon les moralistes, l'éducation est aussi nécessaire aux « enfans de qualité » parce qu'ils sont plus que tous les autres soumis à des tentations et à des « passions violentes » qu'ils ont en outre les moyens de satisfaire. À vrai dire, la jeunesse – et entendons la jeunesse aristocratique car on ne parle que d'elle – paraît condenser dans l'image que s'en forme l'époque toutes les tares du milieu aristocratique lui-même.

Jean Pic par exemple (*Maximes et réflexions sur l'éducation de la jeunesse*, 1690) décrit des jeunes gens « avides de tous les plaisirs », « dissolus dans leurs discours », « fiers mal à propos », « étourdis, indiscrets, entreprenants », « plein d'affectation, [...] [se faisant] une sorte de mérite de leurs perruques et de leurs habits, ou quelque fois même des airs négligés qu'ils se donnent, dans lesquels ils ne sont pas moins ridicules que dans leur parure la plus affectée ». On le voit, en cette fin de XVII^e siècle, la jeunesse déjà se distingue ou est distinguée par sa conduite, son langage, son allure, ses mœurs. Mais ici, ce sont essentiellement, avec un mépris qui ne serait plus de mise aujourd'hui, la licence et la fatuité qui sont dénoncées et non un grave désordre social qu'on aurait à craindre de la part de la jeunesse. Si celle-ci est sottise et frivole, elle n'apparaît pas encore dangereuse. Pic décrit une jeunesse avide de plaisirs, avide de paraître et de tenir sa place, sûrement pas une jeunesse révoltée, une jeunesse qui menacerait l'ordre social; la jeunesse aristocratique n'est en fait que trop impatiente de s'y conformer et de jouir pleinement, hors des contraintes familiales, des privilèges qu'il lui réserve. Impatience, c'est toujours ce trait qui définit l'attitude juvénile; mais, ce n'est plus comme au Moyen Âge dans les expéditions guerrières que les jeunes gens – les aînés en attente d'hoirie, les cadets dans l'espoir d'un beau parti – vont brûler leur énergie inemployée, c'est plutôt dans le « commerce du monde » et dans cet « individualisme des mœurs » qui, selon Philippe Ariès (1986) est si présent au XVI^e et XVII^e siècles.

La jeunesse et la science du monde selon Jean Pic (1690)

« Il n'y a point de science qui demande plus de temps et plus d'étude que la science du monde ». Rien de plus contradictoire en effet que l'impétuosité juvénile, cette manière « de prendre toujours l'affirmative, et de se piquer d'honneur sur un rien » et le subtil équilibre des tempéraments qui doit régler le commerce social : « les règles de la société civile veulent que l'on ait un esprit docile, et une humeur aisée et accommodante, afin de se conformer à celle des autres autant qu'on le peut, et de concourir au bien de la société qui consiste dans un juste rapport d'humeurs et de sentiments, et dans l'union des esprits et des cœurs. La plupart des jeunes gens qui ne se sont fait aucun principe de raison et de politesse avant que de s'engager dans le commerce du monde, s'abandonnent en toutes sortes d'occasions au caprice de leur humeur et au désordre de leurs différentes passions. Rien n'est capable de les fixer. On les voit occupés avec toutes sortes de

personnes de quelque autre chose que celle qui occupe toute une compagnie. Ils n'entrent que d'un air forcé à ce qui divertit les autres [...]. Ils affectent de laisser penser qu'ils ont toujours quelque partie faite, et quelque plaisir qui les attend ; c'est pour cela qu'ils font les renchérés, qu'ils sont impatients, qu'ils regardent de temps en temps à leur montre et qu'ils menacent sans cesse la compagnie de s'en aller, quoique la plupart quand ils sont partis, ne sachent où donner de la tête. »

In Maximes et réflexions sur l'éducation de la jeunesse où sont renfermés les devoirs des parents et des précepteurs envers les enfans. Avec des maximes et des réflexions particulières sur l'éducation des princes.

La jeunesse aristocratique est comme un corps mal stabilisé, mal réglé, qui tourne vite à « un état de désordre », à « une espèce d'égarément », tant, dans cette société du paraître, l'indétermination et la dépendance juvéniles équivalent à une infirmité sociale. Quelle que puisse être l'exagération du moraliste, on sent bien que cette agitation que décrit Pic trouve quelque fondement dans ce sentiment d'incomplétude que doit ressentir le jeune homme bien né, entretenu dans l'idée de sa haute position, mais soumis des années durant au bon vouloir et à la libéralité paternelles. Ainsi, Coustel critique les pères qui « entretiennent leurs enfants de l'antiquité de leur noblesse, de la grandeur de leur maison, et des projets qu'ils font pour leur établissement dans le monde ; c'est-à-dire qu'ils leur remplissent l'esprit des fumées de vanité et d'ambition ».

Une nouvelle intention pédagogique

On relève dans les traités d'éducation, à partir de la fin du XVII^e siècle, les signes avant-coureurs d'une évolution du sentiment parental. Jean Pic reproche aux parents de ne pas suffisamment faire entrer la « tendresse » dans la conduite qu'ils tiennent à l'égard de leurs enfants, même si d'autres comme l'Abbé Bordelon (*La belle éducation*, 1694) recommandent encore la plus grande retenue, en public.

La retenue paternelle selon l'Abbé Bordelon (1694)

« Ne soyez point trop doux, ny trop complaisant envers vos enfants, si vous ne voulez pas en faire ce qu'on appelle Enfants gâtés. Ne les aimez point trop, c'est-à-dire d'un amour qui vous engage à les flatter lâchement, à vous rendre méprisable par vos familiarités, et à leur donner liberté de faire tout ce qu'ils voudront ». Bordelon met en garde contre le fait de « rire avec [son fils] et de se rendre trop familier. Remarquez, que les enfants viennent à un certain âge, où il ne leur faut plus ni de lait, ni de caresses, ni de ris, ni de familiarité, quoi qu'il leur faille toujours de l'amour ; mais à cet âge-là c'est au fils à deviner que le père l'aime, ce n'est pas au père à le lui dire. » Et il conclut son propos par ce petit poème qui invite à limiter les manifestations de la tendresse familiale, si celle-ci doit malgré tout s'exercer, dans un cadre strictement privé :

« Pères charmés de vos enfants
Recevez cet avis sincère
Étant seuls prenez votre temps

Pour jouir des plaisirs de père
Mais en public en vérité
Suspendez la paternité»

En tout cas, la fin du XVII^e siècle voit s'amorcer un renouveau de la tendresse familiale rendu possible, dans les familles nobles, par une dissociation progressive de la fonction de représentation liée aux charges publiques et de la sphère de l'intimité de plus en plus protégée du regard extérieur (Ariès, 1986). Cette dissociation accompagnera la constitution du nouveau sentiment familial, et par conséquent contribuera à l'élaboration de la forme moderne de la jeunesse.

Ainsi, en cette fin de XVII^e siècle les intentions et les projets pédagogiques prennent une forme nouvelle. On commence à préconiser une véritable gestion raisonnée de l'amour paternel qui participerait d'un système de récompenses et de sanctions indexées sur des objectifs éducatifs. Au lieu de ne louer ou de ne châtier les enfants que « par humeur », ou parce que « leurs fautes incommodent », on demande à ce qu'on « les caresse ou les menace pour les encourager à mieux faire, ou pour les intimider de ce qu'ils font mal » (Pic). L'enfant doit cesser d'être un divertissement ou une gêne, il doit devenir un être à éduquer ; toute l'attitude parentale va s'en trouver transformée : il ne s'agit plus de se conduire avec les enfants selon des réactions instinctives d'amusement, de lassitude ou de colère, il faut au contraire contrôler son attitude – le nouveau père pédagogue doit toujours être « sans colère, sans emportement, sans passion, sans aigreur » – et l'orienter selon une visée éducative. C'est déjà l'intériorisation de la culpabilité, ce grand principe éducatif du XIX^e siècle, qui est mis en avant : au vieux système qui ne fait régner les pères que par la crainte, il faut en substituer un qui les fasse régner par l'anticipation du remords que causerait la faute.

Certes, on ne peut renoncer aux sanctions ni aux récompenses, mais ces punitions ou ces gratifications n'ont pas pour seul objet d'associer le plaisir d'obtenir ce qui est convoité ou le dépit d'en être privé à la bonne ou mauvaise action ; elles s'inscrivent aussi dans une intention psychologique plus subtile fondée sur la honte et le repentir d'avoir mal agi et d'avoir peiné ses parents.

L'attitude à l'égard de la violence physique est très révélatrice. Si on ne peut y renoncer totalement, son utilisation doit être aussi réduite que possible et intégrée dans cette pédagogie du remords :

« Ne les frappez surtout, que le plus rarement que vous pourrez ; quand cela vous arrivera, faites que ce soit sans emportement, et marquez-leur par la manière dont vous vous y prenez, la douleur que vous avez d'en venir là. »

Pic

Bordelon, d'une manière plus concise : « Songez dans les châtiments plutôt à faire monter le sang au visage qu'à le répandre. » La honte doit remplacer la crainte.

Tout ceci suppose que les parents se fassent plus psychologues et entreprennent ce difficile travail d'investigation des âmes et des sentiments – qui sera plus tard le fondement de l'éducation morale bourgeoise – qu'ils donnent à l'enfant, comme le conseille Bordelon, «la liberté de faire paraître son naturel» pour qu'on puisse «remarquer (sans qu'il s'en aperçoive et sans que vous paraissiez faire attention à lui) ce qu'il fait, ce qu'il dit, ses désirs, ses empressements et de quelles passions il est agité».

En Angleterre, John Locke (*De l'éducation des enfans*, 1708) va systématiser ces nouvelles intentions pédagogiques dans un ouvrage qui sera traduit dès 1695 en France et qui connaîtra un grand succès. Lui aussi dénonce l'indifférence paternelle et le laxisme pédagogique. Mais surtout, Locke propose un véritable traité d'éducation qui embrasse, sans exceptions, tous les aspects de la vie enfantine: la santé, les habits, les habitudes alimentaires, le sommeil, l'âme, etc.

L'attitude éducative à l'égard des jeunes filles connaît elle-même une évolution dont témoigne le livre de Fénelon paru en 1687 (*De l'éducation des filles*). Au moment où l'opinion commune est encore celle de Molière dans les femmes savantes, Fénelon se veut plus hardi en affirmant que l'éducation des jeunes filles est un objet d'intérêt général aussi important que l'instruction des garçons. Certes, il s'agit essentiellement de former les jeunes femmes au gouvernement de la famille et de la maison et de réformer leurs défauts naturels (elles qui sont «bavardes, artificieuses ou coquettes»); il faut leur apprendre le prix de l'ordre, de l'économie, de la propreté, l'art de se faire servir et de tenir un ménage, toute une éducation qui préfigure l'idéal domestique de la femme bourgeoise du XIX^e siècle.

Le mérite et le sang

À l'opposé de cet idéal pédagogique qui commence à poindre, l'éducation aristocratique reste avant tout formelle: elle doit permettre de se distinguer dans le monde, d'y paraître à son avantage afin de «jouir longtemps de l'estime et de l'approbation du public» (Pic). Elle ne doit évidemment pas convaincre que le mérite puisse supplanter la naissance; et si la «noblesse ajoutée au mérite doit être préférée», dans les cas où ce dernier ne peut être reconnu, alors, «il est plus naturel de supposer le mérite nécessaire dans le Gentilhomme que dans l'homme du commun» (Le Maître de Claville, *Traité du vrai mérite de l'homme*, 1736)

L'idéologie de l'inné, attachée aux privilèges aristocratiques, interdit que l'on puisse reconnaître une grande place à l'éducation, comme l'écrit de manière satirique un des pédagogues du début du XVIII^e siècle:

«Quand ils seront aussi savants que leurs pères, on aura le plaisir de dire que ce ne sont pas les instructions de leurs Maîtres qui les ont mis dans cet état, qu'ils n'en ont jamais rencontré de passables, et que tout ce qu'ils sont, ils le sont devenus je ne sais comment, et le doivent à je ne sais quoi, c'est-à-dire, à une certaine excellence de Génie attachée à leur Maison.»

À vrai dire, quand bien même on reconnaîtrait quelque mérite à l'éducation et à ses effets, celle-ci n'en demeurerait pas moins peu considérée tant l'idéal mondain ne requiert qu'un vernis de culture qui permette surtout de faire illusion: « Est-ce un travail immense demande le Maître de Claville que d'acquérir un peu de politesse et d'érudition? Posséder Horace et scavoir vivre, c'est tout ce que j'exige à 15 ans ». Ce « scavoir vivre », on le préfère au « scavoir », car l'idéal du galant homme est « d'être souhaité dans un monde poli » où finalement il suffit d'« apprendre à bien parler »: voilà toute la « rhétorique du monde ».

Pourtant, à partir du milieu du XVIII^e siècle on voit progresser l'idéologie du mérite; directement chez certains qui regrettent comme Nonney de Fontenay (1746), précepteur du duc d'Orléans que le mérite ne permette pas en de plus nombreuses occasions d'arriver aux premières destinées de l'Église, des Armes et de la Robe; ou plus indirectement, au travers du thème plus ancien de la vocation contrariée: nombre de ces auteurs dénoncent en effet ceux qui aiment leur postérité et ne soucient point de leurs enfants et en viennent, animés par la seule idée de la grandeur de leur Nom, à leur imposer un état qu'ils n'ont pas choisi ou auquel ils répugnent. On est encore loin de l'idée selon laquelle l'éducation fait la condition, mais on s'éloigne déjà du principe aristocratique selon lequel l'état auquel on est destiné par son nom impose l'apprentissage de ses devoirs et forme toute l'éducation à recevoir.

Des citoyens utiles

Dans son livre au titre évocateur d'*Essai d'éducation nationale*, paru en 1763, Louis-René Caradeuc de la Chalotais¹ se fait l'un des premiers propagandistes de l'idée moderne d'éducation, d'une éducation qui se veuille d'abord une formation « aux différentes professions de l'État », d'une « éducation civile ». Le thème central de l'ouvrage est l'utilité sociale à laquelle doit concourir tout projet éducatif: il ne s'agit plus de modérer les passions d'une jeunesse turbulente, ni de former une élite aux usages du monde, il s'agit de « former des citoyens utiles » avec un souci d'efficacité sociale et économique et en considérant d'abord le bien supérieur de la Nation; bref, on passe de l'idée d'une éducation mondaine à l'idée d'une « éducation nationale ».

La Chalotais est en effet le premier à penser l'éducation comme un système qui doit mettre en rapport des compétences et les besoins du pays: à propos du nombre de collèges et d'étudiants, il soutient ainsi qu'il « dépend

1. La Chalotais, né à Rennes (1701-1785), noua des liens d'amitié avec les philosophes et les encyclopédistes (d'Alembert, Condillac, Montesquieu, Diderot). Il deviendra Procureur général de Bretagne. Il concourut activement à la condamnation de l'Ordre des jésuites et voulut établir un nouveau système d'éducation dont les idées sont rassemblées dans son *Essai d'éducation nationale* qu'il présenta au parlement.

d'un calcul exact des différentes professions» et «de savoir s'il y en a trop ou trop peu». Certes, ce principe utilitaire ne se confond pas avec un principe égalitaire: «le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que ses occupations»¹.

Par contre, ce projet fonctionnel devient incompatible avec l'idéologie de l'inné qui sous-tend l'éducation aristocratique; pour être utile, il faut savoir, et on ne peut savoir sans apprendre; pour la première fois aussi nettement l'association entre le privilège du sang et la qualité individuelle et sociale est contestée:

«Il ne faut pas s'y méprendre, tous ceux qui sont nés pour avoir de l'esprit, ne sont pas des gens d'esprit. Il est d'une utilité universelle, que l'on soit convaincu dans toutes les professions qu'il est impossible de bien savoir ce que l'on n'a pas bien appris.» La Chalotais veut former l'«homme entier» et, dans cet esprit, à côté de l'instruction nécessaire dans les matières scolaires, remédier au «défaut absolu d'instruction sur les vertus morales et politiques». Les prémices de l'éducation bourgeoise sont ainsi posées: sécularisation – pour sortir de l'«esclavage du pédantisme» et de la scolastique –, professionnalisation – il faut former des maîtres compétents –, planification et encadrement moral.

La jeunesse consacrée

La représentation de la personnalité juvénile va connaître une évolution sensible qui va la rendre peu à peu conforme à ce nouvel idéal éducatif. *L'Encyclopédie* de Diderot (1751) opère pour la première fois dans la balance des qualités attribuées à chaque âge de la vie un renversement tout à fait significatif. Certes, on continue d'attribuer à la jeunesse des défauts de légèreté et de manque de réflexion. Mais, poursuit l'auteur de l'article,

«Malgré les écarts de la jeunesse [...] c'est toujours l'âge le plus aimable et le plus brillant de la vie; n'allons donc pas ridiculement estimer le mérite des saisons par leur hiver, ni mettre la plus triste partie de notre être au niveau de la plus florissante.»

Et la suite vaut condamnation de l'opinion alors couramment admise qui attribue plus de mérite à l'âge mur qu'à la jeunesse:

«Ceux qui parlent en faveur de la vieillesse, comme sage, mûre et modérée, pour faire rougir la jeunesse, comme vicieuse, folle, et débauchée, ne sont pas des justes appréciateurs de la valeur des choses; car les imperfections de la vieillesse sont assurément en plus grand nombre et plus incurables que celles de la jeunesse.»

1. C'est aussi l'idée de Voltaire qui professait un solide mépris pour le peuple. Voltaire avait lu le livre de La Chalotais et l'en avait félicité dans une lettre du 22 juin 1763: «Vous faites de l'institution [c'est-à-dire l'éducation] des enfants un grand objet de gouvernement».

L'auteur de l'article attribue à la jeunesse des qualités d'« invention », et d'« exécution » qui font défaut à la vieillesse ; c'est ainsi que :

« Si les écarts de la jeunesse mènent trop loin, ceux de la vieillesse, froids et glacés, retardent et arrêtent perpétuellement le cours des affaires. »

Le traditionnel « emportement » juvénile qui conduisait à toutes les folies est devenu « amour de la nouveauté » ; dans une société qui aspire à changer, la jeunesse est considérée pour la première fois comme une force de progrès.

L'*Émile* de Rousseau, paru en même temps que l'ouvrage de La Chalotais, apporte lui aussi un clair témoignage de l'évolution des attitudes à l'égard de la jeunesse. Comme chez La Chalotais le projet pédagogique doit avoir un caractère systématique et une utilité manifeste même si du point de vue exclusivement moral et éducatif où se place Rousseau, cette utilité n'est plus celle de la Nation, mais celle de l'enfant lui-même qui doit être éduqué comme un homme en vue de ses besoins et non pour la commodité de ceux qui relèvent. Rien dans cette éducation n'est insignifiant ; elle est dans tous ses détails une œuvre morale qui s'appuie sur la connaissance et l'orientation progressives de la personnalité enfantines.

Dans cette ambiance studieuse, disparues l'impatience et la frivolité juvéniles dénoncées au siècle précédent ; la jeunesse n'est plus l'âge d'attendre, qu'accompagnaient toutes sortes de débordements et de folies, c'est dorénavant « l'âge d'apprendre », selon l'expression significative employée par Jean-Baptiste Crevier (1762).

Le contraste est saisissant entre la description que donnaient de la jeunesse les traités d'éducation du XVII^e siècle, et le portrait, bien sûr idéalisé (mais c'est cette idéalisation même qui est révélatrice) de l'*Émile* de Rousseau. L'*Émile* est un personnage socialement neutre – « tous les hommes sont égaux à ses yeux » – ne manifestant à l'égard des autres ni mépris – « il sent qu'on ne lui doit rien » – ni soumission – « parlez-lui de devoir, d'obéissance, il ne sait ce que vous voulez dire : c'est une modeste confiance en son semblable ; c'est la noble et touchante douceur d'un être libre, mais fort et bienfaisant ». Son énergie ne demeure plus inemployée, ne va plus se perdre en une vaine agitation, ou dans le vice, elle est dorénavant contrôlée – « ne sait-il pas qu'il est toujours maître de lui ? » – et surtout orientée, finalisée par le projet d'apprendre : « ses mouvements ont toute la vivacité de son âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin ».

Cette neutralité sociale, cette coupure symboliquement si radicale d'*Émile* d'avec la société sont aussi un plaidoyer pour l'individualité, le courage et la réussite personnelle : « Il n'exige rien de personne, et ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul » ; bref, *Émile* est porté avant tout par un idéal d'accomplissement personnel qui constituera, au siècle suivant, sous des formes qui ne correspondront pas toujours au projet rousseauiste, le mot d'ordre des jeunes générations.

Romantisme et mal du siècle

Le XIX^e siècle sera, pour la jeunesse, un siècle paradoxal et contrasté. D'un côté en effet il est le siècle qui consacre la jeunesse, mais d'un autre, il est celui qui met en place, aussi bien dans la sphère privée que dans la sphère publique, le dispositif le plus systématique d'encadrement moral et institutionnel. Il est celui qui ouvre toutes grandes les portes de l'initiative individuelle et de l'ambition, mais qui longtemps en limitera strictement la réalisation concrète ou qui n'offrira aux passions juvéniles qu'il a allumées qu'un décevant accomplissement dans les carrières de la bourgeoisie moyenne; il est le siècle qui, tout en plaçant la famille au cœur de sa morale, inaugure la forme moderne du conflit des générations.

À vrai dire, ces tendances contradictoires ont parcouru non seulement le XIX^e siècle, mais ont continué de traverser la question juvénile au moins jusqu'à la fin des années 1960: mai 1968 fut peut-être l'une des dernières manifestations de cette forme de l'opposition des générations, à l'intérieur de la classe bourgeoise, entre l'idéalisme romantique et un matérialisme qui en France a toujours eu du mal à inventer et à imposer sa justification morale au sein même de la classe qui en était le promoteur et le principal bénéficiaire; la jeunesse moderne a été le sujet, en partie fantasmatique, en partie réel, de cette opposition.

Cette opposition, celle de l'idéal révolutionnaire et de l'individualisme, sera appelée à se perpétuer tout au long du XIX^e siècle. La Révolution a, et d'abord chez ceux qui débute dans la vie, libéré les énergies individuelles de la réussite et de l'ambition; mais elle propose en même temps un idéal égalitaire à certains égards contradictoire avec le plein essor de l'individualisme. Le « mal du siècle » dont la jeunesse bourgeoise fut la principale « victime » est le symptôme de cette contradiction: celle d'une société éprise de progrès et de rationalisme et effrayée de leurs effets sur la morale pour les uns – les pères le plus souvent –, sur l'idéal et les élans du cœur pour les autres – les jeunes générations romantiques.

Mais il ne faut pas assimiler une frange de la jeunesse à l'ensemble de la génération de 1830; celle-ci, dans de larges couches sociales – l'aristocratie, la bourgeoisie commerçante et industrielle – et dans la société provinciale, reste conformiste ou du moins étroitement contrôlée par « une puissante armature de traditions [...] qui permettent difficilement aux nouveaux venus de s'émanciper » (Mazoyer, 1938). C'est donc plutôt dans la société parisienne et dans la petite et moyenne bourgeoisie que l'agitation se fait jour.

La jeunesse parisienne de 1830 vue par Louis Mazoyer

« Formées d'éléments dispersés, instables, venus souvent des régions les plus différentes, inégalement adaptés aux conditions de leur existence, les classes sociales n'y sont pas assez homogènes, assez fortement organisées pour avoir en propre une discipline et des traditions qu'elles pourraient imposer aux jeunes.

N'étant pas soumise au contrôle d'une opinion malveillante et bavarde, la jeunesse parisienne, d'autre part, est libre de mener, non plus le jeu de la famille, mais le jeu individuel sans attirer l'attention, ou risquer de se compromettre. Bien placée pour acquérir une expérience précoce, elle s'en autorise pour critiquer ses aînés et prétendre décider seule de son attitude. [...] N'a-t-elle pas son domaine, tout un monde de salles de rédaction, de lieux de plaisir ou d'étude, de promenades, de cafés, de magasins, aux limites géographiques précises, aux usages minutieusement codifiés? Dans cet étrange "microcosme", où les générations plus anciennes se sentent dépaysées, dans cet "important district de la topographie morale parisienne", fraternellement unis par leur seule communauté d'âge, des jeunes d'origines et de conditions les plus diverses prennent conscience de leur pouvoir et de leur solidarité avant de se retrancher, vers la trentaine, derrière les cloisons de leur groupe.»

C'est donc bien à la constitution d'une nouvelle forme d'indépendance juvénile que concourt le brassage social et géographique qui s'accélère après la Révolution de 1830 et qui « concentre dans la capitale des adolescents ambitieux, actifs, brusquement soustraits à l'emprise de leur famille, pressés de prendre une revanche sur leur passé monotone ».

Ce mouvement s'actualisera par moments dans une agitation sociale entretenue par la jeunesse – étudiants, jeunes avocats et employés de commerce – qui parfois prendra une forme insurrectionnelle (la charbonnerie dans les années 1820). C'est aussi le moment où, après que Napoléon eut édifié l'université impériale et créé une centaine de lycées, œuvre qui sera consolidée par Guizot¹, et à mesure que les études de la jeunesse bourgeoise se généralisent et se prolongent, apparaît le type social nouveau de l'étudiant. Ces études plus longues retardent l'entrée dans la vie et ainsi :

« Pendant ces années, l'esprit critique, la liberté de jugement, fortifiés et encouragés par les études, concourent à former une mentalité exigeante, idéaliste, que ne vient tempérer aucune responsabilité. »

Barbéris, 1970.

Les lycées deviennent des lieux d'agitation à répétition. Au lycée Louis-le-Grand une mutinerie éclate en janvier 1819: le proviseur Taillefer doit faire appel à 50 gendarmes et est contraint de fermer provisoirement son établissement; des soulèvements ont lieu la même année à Charlemagne, à Henri IV, dans les établissements de Nantes, Pontivy, Poitiers, Amiens et Toulouse. En 1823-1824 on enregistrera à nouveau des troubles graves dans les collèges de la capitale. Les trois glorieuses de 1830 seront animées par la jeunesse des écoles et la crise de 1848 déchaînera les passions dans les établissements scolaires: des révoltes éclateront en particulier au lycée Bonaparte et à Louis-le-Grand. Il faut retenir aussi que règne dans les établissements scolaires une discipline sévère qui explique en partie les

1. Création de l'Université nouvelle, d'écoles primaires, de facultés dans les chefs-lieux d'académie, développement des collèges.

soulèvements : les arrêts ou la prison ne seront supprimés qu'en 1863 et le devoir supplémentaire ou le *pensum* restera longtemps la clé de voûte du système disciplinaire. Ainsi, « par sa pratique, l'école véhicule un modèle de société autoritaire, en contradiction avec ses objectifs politiques : former des citoyens libres » (Joutard, 1987). Cette contradiction est au principe des révoltes scolaires de la première moitié du siècle.

Après 1848, le mouvement romantique et l'agitation juvéniles amorcent leur déclin ; le Second Empire lance le grand mouvement de l'expansion capitaliste et met fin à ce sous-emploi chronique qui avait été une plaie de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. La génération du Second Empire répudie les élans du romantisme, vante le réalisme et se prend de passion pour la science rationaliste et le positivisme. Il faudra attendre la fin du siècle pour qu'apparaisse un nouveau mouvement de doute mais qui n'a plus les couleurs passionnées du premier romantisme : dominant alors désenchantement et scepticisme.

Moralisation et encadrement

Tout au long du XIX^e siècle, les manifestations d'impatience, de révolte ou de désenchantement juvéniles ont inquiété les porte-parole de la morale bourgeoise – notables, hommes politiques, prêtres ou pasteurs, médecins – qui, surtout à la fin du siècle, vont disserter dans de multiples ouvrages sur « la démoralisation de la jeunesse contemporaine », pour reprendre le titre de l'un d'entre eux (Bonjean, 1897).

Trois thèmes majeurs constituent la trame de ces ouvrages : celui des ravages du matérialisme dans les esprits et dans les cœurs, celui de l'insubordination, de la disparition de l'esprit d'obéissance, ou même du respect ou de la politesse, celui enfin du dilettantisme, trois thèmes qui, dans leurs expressions les plus outrées, dessinent trois portraits aux traits accusés : le jeune cynique, le jeune révolté, le jeune oisif. Cependant, tous les moralistes ou les pédagogues ne reprennent pas de manière aussi caricaturale cette trilogie et certains tentent de conduire une réflexion plus élaborée.

Le pasteur Charles Wagner (*Jeunesse*, 1891) traite d'emblée la jeunesse comme une entité homogène qui malgré les différences de situations sociales, de nature des études, d'inégalité d'éducation et de « valeur morale » possède « de nombreux traits communs dans le bien et dans le mal ». Ce postulat de départ qui, en cette fin de XIX^e siècle, consacre la jeunesse comme un personnage social à part entière, ne conduit pas pour autant Wagner à adhérer sans retenue au thème de l'immoralité et de l'indiscipline juvéniles que d'autres décrivent comme une contagion inexplicable. Sans nier la réalité du phénomène, Wagner considère qu'il s'agit d'un malaise social plus profond dont l'origine est à rechercher « dans la crise générale que traverse notre époque », la crise d'une société sans repères qui a perdu ces « formes stables » « où la pensée comme la vie venaient se couler

d'elles-mêmes», et dans l'inquiétude de ces «générations aux prises avec tous les vents et tous les flots».

Charles Wagner brosse le portrait composite de cette génération animée par la religion du savoir et adhérant à une conception réaliste de l'univers mais souvent gagnée par le scepticisme, parfois dilettante, mais souvent obsédée par la seule «préoccupation d'arriver». Surtout la jeunesse est bien dorénavant ce personnage collectif, en partie fantasmé, dans lequel la société investit ses craintes et ses espoirs, sous le double signe de la menace et du renouvellement: menace pour l'ordre social, mais renouvellement, régénération d'une société «utilitariste» à laquelle les jeunes générations sont appelées à donner un nouvel idéal:

«L'utilitarisme détruit l'homme; il étrique toutes nos conceptions de la vie pratique. Cette soi-disant brave disposition de bon bourgeois rangé et égoïste est pire que tous les vices. Une jeunesse terre à terre, Dieu nous en préserve!»

Discours qu'au style près n'auraient pas renié les enfants révoltés de mai 1968!

Émile Légouvé présente une autre face de l'inquiétude adulte: la conscience des menaces que font peser sur l'ordre familial les impatiences juvéniles stimulées par les progrès de l'individualisme.

C'est bien ce «principe d'individualité» dont Émile Légouvé, (*Les pères et les enfants au XIX^e siècle*, 1869) bien qu'il s'en fasse le zélateur («grand moteur du monde moderne [...], âme de toutes les ambitions et de tous les progrès»), craint les effets sur les relations familiales. Cet «avènement de tout être humain au titre de créature immortelle et libre» issu de la Révolution, voilà pour Légouvé le fondement moderne de la dissension des générations: «ce sont les mêmes idées, les mêmes sentiments qui depuis dix-huit cents ans, ont graduellement affranchi les roturiers et les fils». Il faut donc contrôler les débordements juvéniles auxquels cette émancipation donne lieu, au besoin par la contrainte.

Certes, «le temps des pères absolus est passé, le temps des pères constitutionnels est venu». La difficulté est en effet qu'il faut en même temps encourager «ce sentiment qui fait que chacun se sent quelqu'un et veut être quelqu'un» et en limiter, dans les relations intergénérationnelles, les manifestations privées. C'est à la gestion de cette discordance entre l'idéal public entretenu et développé par l'instruction et l'idéal privé du jeune homme, que va s'attacher Légouvé (cette discordance ne se pose pas pour les jeunes filles dont le rôle est entièrement orienté par le privatif, par les fonctions futures d'épouse et de mère). Le grand principe de cet effort éducatif sera la gestion de la culpabilité dont on a vu qu'il animait déjà les réflexions des pédagogues dès la fin du XVII^e siècle.

L'éducation selon Émile Légouvé

Dans ses *Scènes et études de famille*, Légouvé donne, sous forme de saynètes imaginaires les recettes imagées de cette pédagogie qui voudrait redresser les caractères

par l'humiliation et le remords ; une de ces historiettes met en scène par exemple un jeune homme atteint d'un défaut chronique, l'absence de ponctualité, qui condense symboliquement tout ce que la jeunesse a d'insouciant et d'irrespectueux pour ce qu'elle considère comme des pesantes conventions adultes¹. Ce ne sera qu'au terme d'une série d'humiliations publiques occasionnées par son retard et froidement orchestrées par son père que le jeune homme se trouvera définitivement guéri de son vice. Pour cela, conclut Légouvé, il a fallu le prendre par la « honte » et le « remords », jusqu'à ce que « sa montre » devienne « sa conscience » et que « l'ordre entre dans son esprit et dans son cœur en entrant dans sa vie ».

Nos fils et nos filles. Scènes et études de famille, Légouvé, 1878.

Cette remise en ordre, il n'y a pas que la jeunesse bourgeoise qui doive en subir les effets. La bourgeoisie s'inquiète de la montée des désordres et des violences possibles à la périphérie des grandes cités où se concentrent les familles ouvrières, mal stabilisées, dans la première partie du siècle au moins. La jeunesse populaire suscite des sentiments mêlés : on s'indigne à la suite de Villermé de la situation faite aux enfants travailleurs :

« Il est impossible de laisser subsister un état de choses qui écrase les enfants de travail, qui les prive de toute éducation et qui les maintient dans une infériorité physique et morale révoltante. »

Tableau de l'état physique et moral des ouvriers. Livre 1, 1840.

On dénonce l'immoralité qui, pour une large partie de la bourgeoisie, est intimement attachée à la condition ouvrière. C'est dans la vie d'atelier même que le jeune ouvrier sera initié au vice (la boisson, l'initiation sexuelle).

L'image de la jeunesse populaire dans la *Revue des deux mondes* en 1878

« Qui de nous, ayant battu depuis sa jeunesse le pavé de la capitale, ne connaît l'existence dans nos rues et sur nos places publiques d'une population d'enfants nomades au teint pâle, à l'œil éveillé, qu'il aura trouvés sous ses pas dans toutes les situations où ils peuvent exploiter la bourse du public ? Jeunes, on les rencontre sur les boulevards, au passage des ponts, à la porte des magasins, déguisant leur mendicité sous l'offre d'un bouquet de violettes ou d'une boîte d'allumettes ; parfois sollicitant directement une aumône pour leur mère malade, ou pour leurs petits frères, dont le nombre varie dans leur bouche mais qui invariablement n'ont pas mangé la veille. Plus âgés, on les retrouve à la sortie des théâtres et des cafés-concerts, encore chétifs de taille, déjà vieux de figure, le tient livide, les yeux battus, ramassant les bouts de cigare, ouvrant la portière des voitures, vendant parfois des photographies obscènes, ou bien offrant leurs services avec une voix enrouée et une obséquiosité gouailleuse, qui, si leur offre est repoussée avec impatience, se tourne bientôt en lazzi à l'adresse de celui qu'ils appelaient tout à l'heure "mon prince" ou "mon ambassadeur". Ce type bien connu devient sur la scène ou dans la fiction, le gamin de Paris de Bouffé ou le Gavroche des *Misérables*, c'est-à-dire un mélange attrayant d'esprit, de courage et de sensibilité. Dans la vérité, c'est un être profondément vicieux, familier depuis son jeune âge avec les dépravations les plus raffinées,

un mélange de ruse, de couardise et un jour donné, de férocité. À l'occasion, il deviendra un des affiliés de la bande de Gelinier, le chef des "cravates vertes", ou l'un des complices de l'assassin Maillot dit le Jaune. Ce sera Lemaire, le paricide de dix-sept ans dont la perversité cynique étonnait les plus vieux habitués de la cour d'assises, ou bien un jour d'émeute il s'enrôlera parmi les vengeurs de Flourens, et il prendra sa part des orgies et des massacres de la commune ! »

L'Enfance à Paris. IV. Les vagabonds, le dépôt central, la surveillance des garnis, 1^{er} juin 1878, p. 599.

Ce n'est que par une action de la bourgeoisie elle-même dans la jeunesse ouvrière que l'on pourra soustraire certains éléments à l'influence nocive du milieu. Par le biais de l'Église et à l'initiative des « catholiques sociaux » se mettent en place au milieu du siècle une action et des structures d'encadrement de la jeunesse ouvrière qui visent à régénérer le milieu ouvrier dans son ensemble par une action préventive sur la jeunesse.

Cette idée, au-delà de ses objectifs immédiatement moraux et sociaux, est profondément nouvelle puisque, dans sa version la moins radicale, elle prétend que ni la famille ni l'école ne suffisent à assurer une formation complète des jeunes gens. Ce sont bien ainsi les prémisses à une reconnaissance de l'utilité et du rôle social des mouvements de jeunesse qui sont posés.

Il faut se garder de toute présentation trop caricaturale des images sociales contrastées de la jeunesse française au XIX^e siècle. Certes, la jeunesse populaire ne connaît qu'une forme très brève d'adolescence, son horizon social reste étroitement borné par la mise au travail précoce : dès la sortie de l'enfance, vers 14 ans, elle est promise au choix d'une profession, d'un état, quand elle n'est pas encore plus tôt soumise au travail en usine, comme le dénonce à la fin du siècle Jules Simon dans « l'ouvrier de huit ans » (1867).

Mais en même temps, surtout après les lois Ferry des années 1880 qui entraînent la scolarisation de millions d'enfants, ce sentiment de progrès et de projection vers l'avenir alimenté par l'éducation et déjà si présent dans la bourgeoisie, va bientôt et progressivement gagner les couches paysannes et ouvrières. La chronique villageoise de Roger Thabault (1944) en donne un témoignage saisissant :

« Vers 1880, les jeunes gens, ceux qui étaient nés vers 1855-1860, avaient tendance à se dispenser de leurs devoirs religieux. Par ailleurs, l'autorité paternelle que tout le monde jugeait légitime, apparaissait tyrannique aux meilleurs quand elle se heurtait aux forces nouvelles qui allaient transformer cette société. C'était l'époque où la multiplication des petits emplois (facteurs, employés de chemin de fer, garde champêtre, etc.) commençait à permettre aux jeunes gens d'une bonne instruction primaire d'échapper à l'insécurité de leur vie. »

D'un autre côté, l'accomplissement social des jeunes gens issus de la bourgeoisie n'était pas toujours aisé ni précoce. Dans la haute bourgeoisie

au moins, les jeunes gens restaient totalement dépendants de leur famille pour leur établissement.

Les fils de la bourgeoisie doivent donc patienter; le dilettantisme de la jeunesse aisée du XIX^e siècle, souvent dénoncé par les moralistes du temps, n'est pas toujours un choix délibéré autorisé par la fortune ou une posture aristocratique. Le prestige de l'oisiveté persistera longtemps et pour beaucoup d'hommes du XIX^e siècle, le bourgeois était celui qui vivait de ses rentes, mais parallèlement les vertus du travail et de la réussite individuelle par l'effort et les talents s'imposeront rapidement dans la portion la plus active et la plus moderne de la bourgeoisie comme un des principes fondamentaux guidant son attitude dans la vie et sa morale.

Un jeune homme qui ne fait rien

Cette comédie en un acte de Légouvé (1888) illustre bien l'attitude ambiguë du XIX^e siècle à l'égard de l'oisiveté distinguée. Dans la préface à sa pièce, Légouvé déploie tout l'argumentaire de l'idéologie du dilettantisme qui, loin d'être une inoccupation par manque de talents, résulterait au contraire de la profusion des qualités supérieures qui ne peuvent en aucune façon s'accomplir dans une seule profession : « Qui de nous n'a rencontré quelque-une de ces natures heureuses et ouvertes à tout, que la multiplicité même de leurs goûts et de leurs aptitudes rend impropres à la constance d'un état unique; *res alata*, comme auraient dit les anciens, êtres ailés, légers, mobiles, qui vont, qu'on me pardonne le mot, qui vont flânant dans les professions de tout le monde pour en cueillir la fleur, pour encourager ceux qui les exercent, et qui dans notre ardente société où l'on ne voit que lutte, travail, rivalité, production, représentent, eux, la sympathie, la jouissance, l'enthousiasme, le goût ».

Mais dans la pièce elle-même qui oppose autant deux générations que deux couches sociales de la bourgeoisie – une bourgeoisie de la rente (le jeune héros, Maurice), et une bourgeoisie d'affaires (le commerçant Dubreuil dont Maurice ambitionne d'épouser la fille) – l'idéal de l'effort et du travail reprend ses droits :

« *Dubreuil* : Vous êtes un charmant garçon : belle fortune ! Une éducation solide et peu commune ! Excellentes façons, de la grâce, du goût ! En outre des parents bien posés, enfin tout, Tout ce qui dans Paris forme un parti superbe ; Et ma conclusion c'est celle du proverbe : Vous n'aurez pas ma fille !
Maurice : Et quels motifs ?
Dubreuil : Mon cher, C'est que vous n'avez pas d'état.
Maurice : Mais...

Dubreuil : Mais c'est clair ! J'ai travaillé, je veux que mon gendre travaille Pour faire une fortune à ma chère marmaille J'ai sué sang et eau, s'il vous plaît, vingt-cinq ans : Je veux qu'il sue aussi pour doter ses enfants ! C'est bourgeois, c'est crétin comme on dit chez vous autres, Messieurs les jeunes gens ! Mais tous vos grands apôtres Ne feront pas qu'il soit jamais accepté Un jeune homme inutile à la société, Un oisif. »

La jeunesse du XIX^e siècle est travaillée par ces tendances contradictoires de la société : l'émergence concomitante de valeurs d'intimité dans la sphère privée et de valeurs d'utilitarisme qui, dans la sphère publique, vont désormais régir une société plus matérialiste.

Il est certes bien difficile de démêler ce qui relève de l'idéalisation et même de la manipulation idéologique, et ce qui relève des comportements et des sentiments réels de la jeunesse du temps.

Mais la jeunesse est en tout cas le moment sensible durant lequel cette distinction entre le « privé » et le « public », entre le sentiment et l'intérêt, est la plus floue, le moment des élans du cœur en même temps que le moment de l'adaptation au nécessaire et au possible.

En deuxième lieu, le triomphe de l'intimité familiale, en même temps qu'il promeut l'enfance et la jeunesse comme nouvelles figures sociales, contribue à renforcer considérablement l'encadrement moral et éducatif des jeunes dans la sphère familiale. Les pères sont au XIX^e siècle plus que jamais tout puissants, mais désormais ils utilisent ce pouvoir – non plus par à-coups, lorsque les enfants se rebellent ouvertement ou occasionnent de la gêne ou de désagrément – mais de façon continue et raisonnée selon des principes éducatifs établis avec soin et fondés sur une gestion savante de la culpabilité et du remords.

L'enfance populaire quant à elle, est soumise à la fois à la mise au travail précoce et à l'encadrement social et moral des œuvres catholiques, puis plus tard du système scolaire.

Bref, si la jeunesse existe plus, elle est aussi sans doute moins libre que sous l'Ancien Régime ; tout se passe comme si sa promotion l'avait désignée comme un objet social sur lequel la société avait devoir d'intervenir.

Cette savante gestion pédagogique de l'enfance, bientôt alimentée aux réflexions des psychologues, médecins et hygiénistes, explique sans doute que la tension intergénérationnelle n'ait pas touché la grande masse ou n'ait pas donné lieu à un mouvement social puissant. Mais si les élans romantiques et les révoltes juvéniles sont restés marginaux ou sporadiques, ils ont néanmoins donné le ton et inauguré une tradition qui se prolongera fort tard.

La jeunesse mobilisée

Les intentions d'intervention sur la jeunesse ont aussi donné lieu à ce que l'on peut considérer comme une des premières formes d'enquête visant à décrire un groupe social particulier : en effet, dans les années précédant immédiatement la première guerre mondiale, une série d'enquêtes commandées par plusieurs journaux sont lancées sur la jeunesse ; la plus fameuse restera celle d'Agathon, pseudonyme d'Henri Massis et Gabriel de Tarde (1913).

Celle-ci présente, par rapport aux ouvrages, pourtant presque contemporains, de psychologie de l'adolescence (cf. chapitre II) une image bien dif-

férente de la jeunesse française : pas de sentimentalisme ni d'intériorité ; non, Agathon dresse le portrait d'une jeunesse positive, sans états d'âme, toute entière tournée vers l'accomplissement de ses « qualités viriles ». Les jeunes gens de 1912 sont portés, selon Agathon, par le goût de l'action, l'anti-intellectualisme, la foi patriotique et le penchant pour l'héroïsme, et sont animés par un renouveau moral et catholique.

Massis ne cache pas qu'à travers son enquête il veut contribuer à changer la jeunesse, à la mobiliser. Il livre d'ailleurs lui-même cette intention idéologique :

« Il n'est pas interdit [...] de croire que l'influence d'une telle enquête importe autant que son exactitude historique : elle est elle-même un acte. Elle se conforme à l'attitude pragmatiste de ces jeunes gens. En définissant les ardentes suggestions de beaucoup d'entre eux, elle aide les plus hésitants à les distinguer en eux-mêmes, elle accroît leur foi et double leur énergie. Puisse-t-elle encourager cette jeunesse, par-delà les disputes individuelles, à réaliser, dans l'union joyeuse de ses forces, notre idéal commun, qui n'est rien moins que le vœu d'un Français nouveau, d'une France nouvelle. »

Dans son ouvrage consacré à la génération de 1914, Robert Wohl (1980) montre que Barrés – qui a lui-même connu l'itinéraire qui va du scepticisme, de l'individualisme, du dandysme neurasthénique, à la « redécouverte de la collectivité » et de la « nation comme réalité ultime que l'homme doit connaître » – constitue la référence centrale de Massis ; ce dernier est lié à tout un ensemble de jeunes intellectuels qui font la même expérience que lui : la lente répudiation de la culture républicaine, l'adhésion progressive aux valeurs de l'armée et de la religion.

La guerre, l'idée de guerre et de l'engagement nécessaire dans celle-ci sont bien sûr constamment présentes en arrière-plan ; la jeunesse est par avance mobilisée dans cette aventure dont on décrit moins la nécessité historique ou stratégique que la nécessité intérieure aux jeunes eux-mêmes qui y trouveraient l'accomplissement idéal de leur élan viril :

« Des élèves de rhétorique supérieure à Paris, c'est-à-dire l'élite la plus cultivée de la jeunesse, déclarent trouver dans la guerre un idéal esthétique d'énergie et de force [...]. Combien de fois depuis deux ans, n'avons-nous pas entendu répéter : "plutôt la guerre que cette perpétuelle attente !" Dans ce vœu, nul avertissement, mais un secret espoir. »

Ainsi, la jeunesse, sans doute pour la première fois aussi clairement, est représentée comme la partie la plus avancée de la société, à la fois parce qu'elle en est l'avenir et parce qu'elle porte au plus haut l'idéal qui doit animer celle-ci. En ce sens, la jeunesse devient une catégorie mobilisée – au sens propre malheureusement dans la tourmente de 14 – dans le sens aussi et surtout où elle devient le creuset par lequel vont s'exprimer les idéologies.

L'exaltation des qualités viriles

«[...] Ce fut lui [le sport] qui nous façonna à notre insu. Nos idées semblaient toujours les mêmes. Égalité, fraternité, socialisme, ces concepts hantaient toujours nos cerveaux. Mais le dimanche, alors qu'il fallait dépasser un concurrent en tendant toutes ses forces comme un arc, ou bien lorsqu'en possession du petit ballon ovale, nous filions vers la ligne de but avec le désir sauvage d'arriver coûte que coûte, ces idées disparaissaient. Et la morale des forts était introduite en nous à coups de talons et de genoux. [...]

Puis un jour vint la boxe, cette reine incontestée des sports. Ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, Nietzsche et son appel maladif vers la santé qui nous guérissent, ce fut elle, la boxe anglaise dont on a tant médité. Son influence sur la jeunesse actuelle n'a pas encore été assez mise en lumière. Elle nous enseigna le courage et le sang-froid, elle nous apprit à souffrir, à encaisser, à réserver nos forces, à deviner les yeux de "l'autre" la défaillance fatale, elle nous donna enfin *le goût du sang*. Et ce jour-là ce fut la fin. Nous fûmes obligés de nous avouer qu'on nous avait menti. Non la guerre n'était pas une chose bête, cruelle et haïssable. C'était du "sport pour de vrai", tout simplement. Elle était nécessaire comme la maladie et la mort... Pour donner du goût à la vie.»

« La jeunesse et le sport »,
Extraits de l'annexe à l'enquête d'Agathon,
Les jeunes gens d'aujourd'hui,
(« Confession d'un jeune écrivain
sportif », J. Raymond Guasco).

Références bibliographiques

- AGATHON, 1913, *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, Plon, Paris.
- ARIÈS P., 1973 [1960], *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, Paris.
- 1981, « L'éducation familiale », in *Histoire mondiale de l'éducation*, Mialaret G. et Vial, Tome II, 1515-1815, PUF, Paris.
- DUBY G. (dir.), 1986, *Histoire de la vie privée*, Tomes III et IV, Seuil, Paris.
- AYMARD M., 1986, « Amitié et convivialité », in *Histoire de la vie privée*, Ariès P. et Duby G. (dir.), Tome III, Seuil, Paris, 455-499.
- BARBERIS G., 1970, *Balzac et le mal du siècle. Contribution à une physiologie du monde moderne*, Tome 1, 1799-1829, Gallimard, Paris.
- CHARBONNIER P., 1981, « L'entrée dans la vie au xv^e siècle d'après les lettres de rémission », in *Congrès de la société des historiens médiévistes*, p. 71-103.
- COLLOMP A., 1986, « Familles. Habitations et cohabitations », in *Histoire de la vie privée*, Ariès P. et Duby G. (dir.), Tome III, Seuil, Paris, 501-541.
- DUBY G., 1964, « Au xii^e siècle: les "jeunes" dans la société aristocratique », in *Annales ESC*, 5, sept.-oct., 835-846.
- ELIAS N., 1973, *La Civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, Paris.
- 1974, *La Société de cour*, Calmann-Lévy, Paris.
- FLANDRIN J.-L., 1964, « Enfance et société », Note critique, in *Annales ESC*, 2, mars-avril, 322-329.
- 1976, *Familles. Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Hachette, Paris.
- MAZOYER L., 1938, « Catégories d'âge et groupes sociaux. Les jeunes générations françaises de 1830 », in *Annales d'histoire économique et sociale*, 53, 30 sept., 385-423.
- THABAULT R., 1944, *1848-1914. L'ascension d'un peuple. Mon village*, Librairie Delagrave, Paris.
- WOHL R., 1980, *The generation of 1914*, Weidenfeld and Nicolson, Londres.

La jeunesse n'est qu'un mot

Entretien avec Anne-Marie Métaillé, paru dans *Les jeunes et le premier emploi*, Paris, Association des Ages, 1978, pp. 520-530. Repris in *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, 1984. Ed. 1992 pp.143-154.

Comment le sociologue aborde-t-il le problème des jeunes ?

Le réflexe professionnel du sociologue est de rappeler que les divisions entre les âges sont arbitraires. C'est le paradoxe de Pareto disant qu'on ne sait pas à quel âge commence la vieillesse, comme on ne sait pas où commence la richesse. En fait, la frontière entre jeunesse et vieillesse est dans toutes les sociétés un enjeu de lutte. Par exemple, j'ai lu il y a quelques années un article sur les rapports entre les jeunes et les notables, à Florence, au XVIème siècle, qui montrait que les vieux proposaient à la jeunesse une idéologie de la virilité, de la *virtù*, et de la violence, ce qui était une façon de se réserver la sagesse, c'est-à-dire le pouvoir. De même, Georges Duby montre bien comment, au Moyen Age, les limites de la jeunesse étaient l'objet de manipulations de la part des détenteurs du patrimoine qui devaient maintenir en état de jeunesse, c'est-à-dire d'irresponsabilité, les jeunes nobles pouvant prétendre à la succession.

On trouverait des choses tout à fait équivalentes dans les dictons et les proverbes, ou tout simplement les stéréotypes sur la jeunesse, ou encore dans la philosophie, de Platon à Alain, qui assignait à chaque âge sa passion spécifique, à l'adolescence l'amour, à l'âge mûr l'ambition. La représentation idéologique de la division entre jeunes et vieux accorde aux plus jeunes des choses qui font qu'en contrepartie ils laissent des tas de choses aux plus vieux. On le voit très bien dans le cas du sport, par exemple dans le rugby, avec l'exaltation des « bons petits », bonnes brutes dociles vouées au dévouement obscur du jeu d'avants qu'exaltent les dirigeants et les commentateurs (« Sois fort et tais-toi, ne pense pas »). Cette structure, qui se retrouve ailleurs (par exemple dans les rapports entre les sexes) rappelle que dans la division logique entre les jeunes et les vieux, il est question de pouvoir, de *division* (au sens de partage) des pouvoirs. Les classifications par âge (mais aussi par sexe ou, bien sûr, par classe...) reviennent toujours à imposer des limites et à produire un *ordre* auquel chacun doit se tenir, dans lequel chacun doit se tenir à sa place.

Par vieux, qu'entendez-vous ? Les adultes ? Ceux qui sont dans la production ? Ou le troisième âge ?

Quand je dis jeunes/ vieux, je prends la relation dans sa forme la plus vide. On est toujours le vieux ou le jeune de quelqu'un. C'est pourquoi les coupures soit en classes d'âge, soit en générations, sont tout à fait variables et sont un enjeu de manipulations. Par exemple, Nancy Munn, une ethnologue, montre que dans certaines sociétés d'Australie, la magie de jouvence qu'emploient les vieilles femmes pour retrouver la jeunesse est considérée comme tout à fait diabolique, parce qu'elle bouleverse les limites entre les âges et qu'on ne sait plus qui est jeune, qui est vieux. Ce que je veux rappeler, c'est tout simplement que la jeunesse et la vieillesse ne sont pas des données mais sont construites socialement, dans la lutte entre les jeunes et les vieux. Les rapports entre l'âge social et l'âge biologique sont très complexes. Si l'on comparait les jeunes des différentes fractions de la classe dominante, par exemple tous les élèves qui entrent à l'École Normale, l'ENA, l'X, etc., la même année, on verrait que ces « jeunes gens » ont d'autant plus les attributs de l'adulte, du vieux, du noble, du notable, etc., qu'ils sont plus proches du pôle du pouvoir. Quand on va des intellectuels aux PDG, tout ce qui *fait* jeune, cheveux longs, jeans, etc., disparaît.

Chaque champ, comme je l'ai montré à propos de la mode ou de la production artistique et littéraire, **a ses lois spécifiques de vieillissement** : pour savoir comment s'y découpent les *générations*, il faut connaître les lois spécifiques du fonctionnement du champ, les enjeux de lutte et les divisions que cette lutte opère (« nouvelle vague », « nouveau roman », « nouveaux philosophes », « nouveaux magistrats », etc.). Il n'y a rien là que de très banal, mais qui fait voir que l'âge est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable ; et que le fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, doté d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement, constitue déjà une manipulation évidente. Il faudrait au moins analyser les différences entre *les* jeunesses, ou, pour aller vite, entre les *deux* jeunesses. Par exemple, on pourrait comparer systématiquement les conditions d'existence, le marché du travail, le budget temps, etc., des « jeunes » qui sont déjà au travail, et des adolescents du même âge (biologique) qui sont étudiants : d'un côté, les contraintes, à peine atténuées par la solidarité familiale, de l'univers économique réel, de l'autre, les facilités d'une économie quasi ludique d'assistés, fondée sur la subvention, avec repas et logement à bas prix, titres d'accès à prix réduits au théâtre et au cinéma, etc. On trouverait des différences analogues dans tous les domaines de l'existence : par exemple, les gamins mal habillés, avec des cheveux trop longs, qui, le samedi soir, baladent leur petite amie sur une mauvaise mobylette, ce sont ceux-là qui se font arrêter par les flics.

Autrement dit, c'est par un abus de langage formidable que l'on peut subsumer sous le même concept des univers sociaux qui n'ont pratiquement rien de commun. Dans un cas, on a un univers d'adolescence, au sens vrai, c'est-à-dire d'irresponsabilité provisoire : ces « jeunes » sont dans une sorte de *no man's land* social, ils sont adultes pour certaines choses, ils sont enfants pour d'autres, ils jouent sur les deux tableaux. C'est pourquoi beaucoup d'adolescents bourgeois rêvent de prolonger l'adolescence : c'est le complexe de Frédéric de *L'Éducation sentimentale*, qui éternise l'adolescence. Cela dit, les « deux jeunesses » ne représentent pas autre chose que les deux pôles, les deux extrêmes d'un espace de possibilités offertes aux « jeunes ». Un des apports intéressants du travail de Thévenot, c'est de montrer que, entre ces positions extrêmes, l'étudiant bourgeois et, à l'autre bout, le jeune ouvrier qui n'a même pas d'adolescence, on trouve aujourd'hui toutes les figures intermédiaires.

Est-ce que ce qui a produit cette espèce de continuité là où il y avait une différence plus tranchée entre les classes, ce n'est pas la transformation du système scolaire ?

Un des facteurs de ce brouillage des oppositions entre les différentes jeunesses de classe, est le fait que les différentes classes sociales ont accédé de façon proportionnellement plus importante à l'enseignement secondaire et que, du même coup, une partie des jeunes (biologiquement) qui jusque-là n'avait pas accès à l'adolescence, a découvert ce statut temporaire, « mi-enfant mi-adulte », « ni enfant, ni adulte ». Je crois que c'est un fait social très important. Même dans les milieux apparemment les plus éloignés de la condition étudiante du XIX^{ème} siècle, c'est-à-dire dans le petit village rural, avec les fils de paysans ou d'artisans qui vont au CES local, même dans ce cas-là, les adolescents sont placés, pendant un temps relativement long, à l'âge où auparavant ils auraient été au travail, dans ces positions quasi extérieures à l'univers social qui définissent la condition d'adolescent. Il semble qu'un des effets les plus puissants de la situation d'adolescent découle de cette sorte d'existence séparée qui met *hors jeu socialement*. Les écoles du pouvoir, et en particulier les grandes écoles, placent les jeunes dans des enclos séparés du monde, sortes d'espaces monastiques où ils mènent une vie à part, où ils font retraite, retirés du monde et tout entiers occupés à se préparer aux plus « hautes fonctions » : ils y font des choses très gratuites, de ces choses qu'on fait à l'école, des exercices à blanc. Depuis quelques années, presque tous les jeunes ont eu accès à une forme plus ou moins accomplie et surtout

plus ou moins longue de cette expérience ; pour si courte et si superficielle qu'elle ait pu être, cette expérience est décisive parce qu'elle suffit à provoquer une rupture plus ou moins profonde avec le « cela-va-de-soi ». On connaît le cas du fils de mineur qui souhaite descendre à la mine le plus vite possible, parce que c'est entrer dans le monde des adultes. (Encore aujourd'hui, une des raisons pour lesquelles les adolescents des classes populaires veulent quitter l'école et entrer au travail très tôt, est le désir d'accéder le plus vite possible au statut d'adulte et aux capacités économiques qui lui sont associées : avoir de l'argent, c'est très important pour s'affirmer vis-à-vis des copains, vis-à-vis des filles, pour pouvoir sortir avec les copains et avec les filles, donc pour être reconnu et se reconnaître comme un « homme ». C'est un des facteurs du malaise que suscite chez les enfants des classes populaires la scolarité prolongée). Cela dit, le fait d'être placé en situation d'« étudiant » induit des tas de choses qui sont constitutives de la situation scolaire : ils ont leur paquet de livres entouré d'une petite ficelle, ils sont assis sur leur mobylette à baratiner une fille, ils sont entre jeunes, garçons et filles, en dehors du travail, ils sont dispensés à la maison des tâches matérielles au nom du fait qu'ils font des études (facteur important, les classes populaires se plient à cet espèce de contrat tacite qui fait que les étudiants sont mis hors jeu).

Je pense que cette mise hors jeu symbolique a une certaine importance, d'autant plus qu'elle se double d'un des effets fondamentaux de l'école qui est la manipulation des aspirations. L'école, on l'oublie toujours, ce n'est pas simplement un endroit où l'on apprend des choses, des savoirs, des techniques, etc., c'est aussi une institution qui décerne des titres, c'est-à-dire des droits, et confère du même coup des aspirations. L'ancien système scolaire produisait moins de brouillage que le système actuel avec ses filières compliquées, qui font que les gens ont des aspirations mal ajustées à leurs chances réelles. Autrefois, il y avait des filières relativement claires : si on allait au-delà du certificat, on entrait dans un cours complémentaire, dans une EPS, dans un Collège ou dans un Lycée ; ces filières étaient clairement hiérarchisées et on ne s'embrouillait pas. Aujourd'hui, il y a une foule de filières mal distinguées et il faut être très averti pour échapper au jeu des voies de garage ou des nasses, et aussi au piège des orientations et des titres dévalués. Cela contribue à favoriser un certain décrochage des aspirations par rapport aux chances réelles. L'ancien état du système scolaire faisait intérioriser très fortement les limites ; il faisait accepter l'échec ou les limites comme justes ou inévitables... Par exemple, les instituteurs et les institutrices étaient des gens qu'on sélectionnait et formait, consciemment ou inconsciemment, de telle manière qu'ils soient coupés des paysans et des ouvriers, tout en restant complètement séparés des professeurs du secondaire. En mettant dans la situation du « lycéen », même au rabais, des enfants appartenant à des classes pour qui l'enseignement secondaire était autrefois absolument inaccessible, le système actuel encourage ces enfants et leur famille à attendre ce que le système scolaire assurait aux élèves des Lycées au temps où ils n'avaient pas accès à ces institutions. Entrer dans l'enseignement secondaire, c'est entrer dans les aspirations qui étaient inscrites dans le fait d'accéder à l'enseignement secondaire à un stade antérieur : aller au Lycée, cela veut dire chausser, comme des bottes, l'aspiration à devenir prof de Lycée, médecin, avocat, notaire, autant de positions qu'ouvrait le Lycée dans l'entre-deux guerres. Or, quand les enfants des classes populaires n'étaient pas dans le système, le système n'était pas le même. Du même coup, il y a dévalorisation par simple effet d'inflation et aussi du fait du changement de la « qualité sociale » des détenteurs de titres. Les effets d'inflation scolaire sont plus compliqués qu'on ne le dit communément : du fait qu'un titre vaut toujours ce que valent ses porteurs, un titre qui devient plus fréquent est par là même dévalué, mais il perd encore de sa valeur parce qu'il devient accessible à des gens « sans valeur sociale ».

Quelles sont les conséquences de ce phénomène d'inflation ?

Les phénomènes que je viens de décrire font que les aspirations inscrites objectivement dans le système tel qu'il était en l'état antérieur sont déçues. Le décalage entre les aspirations que le système scolaire favorise par l'ensemble des effets que j'ai évoqués et les chances qu'il garantit réellement est au principe de la déception et du refus collectifs qui s'opposent à l'adhésion collective (que j'évoquais avec le fils du mineur) de l'époque antérieure et à la soumission anticipée aux chances objectives qui était une des conditions tacites du bon fonctionnement de l'économie. C'est une espèce de rupture du cercle vicieux qui faisait que le fils du mineur voulait descendre à la mine, sans même se demander s'il pourrait ne pas le faire. Il va de soi que ce que j'ai décrit là ne vaut pas pour l'ensemble de la jeunesse : il y a encore des tas d'adolescents, en particulier des adolescents bourgeois, qui sont dans le cercle comme avant ; qui voient les choses comme avant, qui veulent faire les grandes écoles, le M.I.T. ou Harvard Business School, tous les concours que l'on peut imaginer, comme avant.

Dans les classes populaires, ces gosses se retrouvent dans des décalages dans le monde du travail.

On peut être assez bien dans le système scolaire pour être coupé du milieu du travail, sans y être assez bien pour réussir à trouver un travail par les titres scolaires. (C'était là un vieux thème de la littérature conservatrice de 1880, qui parlait des bacheliers chômeurs et qui craignait déjà les effets de la rupture du cercle des chances et des aspirations et des évidences associées). On peut être très malheureux dans le système scolaire, s'y sentir complètement étranger et participer malgré tout de cette espèce de sous-culture scolaire, de la bande d'élèves qu'on retrouve dans les bals, qui ont un style étudiant, qui sont suffisamment intégrés à cette vie pour être coupés de leur famille (qu'ils ne comprennent plus et qui ne les comprend plus : « Avec la chance qu'ils ont ! ») et, d'autre part, avoir une espèce de sentiment de désarroi, de désespoir devant le travail. En fait, à cet effet d'arrachement au cercle, s'ajoute aussi, malgré tout, la découverte confuse de ce que le système scolaire promet à certains ; la découverte confuse, même à travers l'échec, que le système scolaire contribue à reproduire des privilèges.

Je pense — j'avais écrit cela il y a dix ans — que pour que les classes populaires puissent découvrir que le système scolaire fonctionne comme un instrument de reproduction, il fallait qu'elles passent par le système scolaire. Parce qu'au fond elles pouvaient croire que l'école était libératrice, ou quoi qu'en disent les porte-parole, n'en rien penser, aussi longtemps qu'elles n'avaient jamais eu affaire à elle, sauf à l'école primaire. Actuellement dans les classes populaires, aussi bien chez les adultes que chez les adolescents, s'opère la découverte, qui n'a pas encore trouvé son langage, du fait que le système scolaire est un véhicule de privilèges.

Mais comment expliquer alors que l'on constate depuis trois ou quatre ans une dépolitisation beaucoup plus grande, semble-t-il ?

La révolte confuse — mise en question du travail, de l'école, etc. — est globale, elle met en cause le système scolaire dans son ensemble et s'oppose absolument à ce qu'était l'expérience de l'échec dans l'ancien état du système (et qui n'est pas pour autant disparue, bien sûr ; il n'y a qu'à écouter les interviews : « Je n'aimais pas le français, je ne me plaisais pas à l'école, etc. »). Ce qui s'opère à travers les formes plus ou moins anomiques, anarchiques, de révolte, ce n'est pas ce qu'on entend ordinairement par politisation, c'est-à-dire ce que les appareils politiques sont préparés à enregistrer et à renforcer. C'est une remise en question plus générale et plus vague, une sorte de malaise dans le travail, quelque chose qui n'est pas politique au sens établi, mais qui pourrait l'être ; quelque chose qui ressemble beaucoup à certaines formes de conscience

politique à la fois très aveugles à elles-mêmes, parce qu'elles n'ont pas trouvé leur discours, et d'une force révolutionnaire extraordinaire, capable de dépasser les appareils, qu'on retrouve par exemple chez les sous-prolétaires ou les ouvriers de première génération d'origine paysanne. Pour expliquer leur propre échec, pour le supporter, ces gens doivent mettre en question tout le système, en bloc, le système scolaire, et aussi la famille, avec laquelle il a partie liée, et toutes les institutions, avec l'identification de l'école à la caserne, de la caserne à l'usine. Il y a une espèce de gauchisme spontané qui évoque par plus d'un trait le discours des sous-prolétaires.

Et cela a-t-il une influence sur les conflits de générations ?

Une chose très simple, et à laquelle on ne pense pas, c'est que les aspirations des générations successives, des parents et des enfants, sont constituées par rapport à des états différents de la structure de la distribution des biens et des chances d'accéder aux différents biens : ce qui pour les parents était un privilège extraordinaire (à l'époque où ils avaient vingt ans, il y avait, par exemple, un sur mille des gens de leur âge, et de leur milieu, qui avait une voiture) est devenu banal, statistiquement. Et beaucoup de conflits de générations sont des conflits entre des systèmes d'aspirations constitués à des âges différents. Ce qui pour la génération 1 était une conquête de toute la vie, est donné dès la naissance, immédiatement, à la génération 2. Le décalage est particulièrement fort dans le cas des classes en déclin qui n'ont même plus ce qu'elles avaient à vingt ans et cela à une époque où tous les privilèges de leurs vingt ans (par exemple, le ski ou les bains de mer) sont devenus *communs*. Ce n'est pas par hasard que le racisme anti-jeunes (très visible dans les statistiques, bien qu'on ne dispose pas, malheureusement, d'analyses par fraction de classes) est le fait des classes en déclin comme les petits artisans ou commerçants), ou des individus en déclin et des vieux en général. Tous les vieux ne sont pas anti-jeunes, évidemment, mais la vieillesse est aussi un déclin social, une perte de pouvoir social et, par ce biais-là, les vieux participent du rapport aux jeunes qui est caractéristique aussi des classes en déclin. Évidemment les vieux des classes en déclin, c'est-à-dire les vieux commerçants, les vieux artisans, etc., cumulent au plus haut degré tous les symptômes : ils sont anti-jeunes mais aussi anti-artistes, anti-intellectuels, anti-contestation, ils sont contre tout ce qui change, tout ce qui bouge, etc., justement parce qu'ils ont leur avenir derrière eux, parce qu'ils n'ont pas d'avenir, alors que les jeunes se définissent comme ayant de l'avenir, comme définissant l'avenir.

Mais est-ce que le système scolaire n'est pas à l'origine de conflits entre les générations dans la mesure où il peut rapprocher dans les mêmes positions sociales des gens qui ont été formés dans des états différents du système scolaire ?

On peut partir d'un cas concret : actuellement dans beaucoup de positions moyennes de la fonction publique où l'on peut avancer par l'apprentissage sur le tas, on trouve côte à côte, dans le même bureau, des jeunes bacheliers, ou même licenciés, frais émoulus du système scolaire, et des gens de cinquante à soixante ans qui sont partis, trente ans plus tôt, avec le certificat d'études, à un âge du système scolaire où le certificat d'études était encore un titre relativement rare, et qui, par l'autodidaxie et par l'ancienneté, sont arrivés à des positions de cadres qui maintenant ne sont plus accessibles qu'à des bacheliers. Là, ce qui s'oppose, ce ne sont pas des vieux et des jeunes, ce sont pratiquement deux états du système scolaire, deux états de la rareté différentielle des titres et cette opposition objective se traduit dans des luttes de classements : ne pouvant pas dire qu'ils sont chefs parce qu'ils sont anciens, les vieux invoqueront l'expérience associée à l'ancienneté, tandis que les jeunes invoqueront la compétence garantie par les titres. La même opposition peut se retrouver sur le terrain syndical (par exemple, au syndicat FO des PTT) sous la forme d'une lutte entre des jeunes gauchistes

barbus et de vieux militants de tendance ancienne SFIO. On trouve aussi côte à côte, dans le même bureau, dans le même poste, des ingénieurs issus les uns des Arts et Métiers, les autres de Polytechnique; l'identité apparente de statut cache que les uns ont, comme on dit, de l'avenir et qu'ils ne font que passer dans une position qui est pour les autres un point d'arrivée. Dans ce cas, les conflits risquent de revêtir d'autres formes, parce que les jeunes vieux (puisqu'ils *finis*) ont toutes les chances d'avoir intériorisé le respect du titre scolaire comme enregistrement d'une différence de nature. C'est ainsi que, dans beaucoup de cas, des conflits vécus comme conflits de générations s'accompliront en fait à travers des personnes ou des groupes d'âge constitués autour de rapports différents avec le système scolaire. C'est dans une relation commune à un état particulier du système scolaire, et dans les intérêts spécifiques, différents de ceux de la génération définie par la relation à un autre état, très différent, du système, qu'il faut (aujourd'hui) chercher un des principes unificateurs d'une génération : ce qui est commun à l'ensemble des jeunes, ou du moins à tous ceux qui ont bénéficié tant soit peu du système scolaire, qui en ont tiré une qualification minimale, c'est le fait que, globalement, cette génération est plus qualifiée à emploi égal que la génération précédente (par parenthèse, on peut noter que les femmes qui, par une sorte de discrimination, n'accèdent aux postes qu'au prix d'une sur-sélection, sont constamment dans cette situation, c'est-à-dire qu'elles sont presque toujours plus qualifiées que les hommes à poste équivalent...). Il est certain que, par-delà toutes les différences de classe, les jeunes ont des intérêts collectifs de génération, parce que, indépendamment de l'effet de discrimination « anti-jeunes », le simple fait qu'ils ont eu affaire à des états différents du système scolaire fait qu'ils obtiendront toujours moins de leurs titres que n'en aurait obtenu la génération précédente. Il y a une déqualification structurale de la génération. C'est sans doute important pour comprendre cette sorte de désenchantement qui, lui, est relativement commun à toute la génération. Même dans la bourgeoisie, une part des conflits actuels s'explique sans doute par là, par le fait que le délai de succession s'allonge, que, comme l'a bien montré Le Bras dans un article de *Population*, l'âge auquel on transmet le patrimoine ou les postes devient de plus en plus tardif et que les juniors de la classe dominante doivent ronger leur frein. Ceci n'est sans doute pas étranger à la contestation qui s'observe dans les professions libérales (architectes, avocats, médecins, etc.), dans l'enseignement, etc. De même que les vieux ont intérêt à renvoyer les jeunes dans la jeunesse, de même les jeunes ont intérêt à renvoyer les vieux dans la vieillesse.

Il y a des périodes où la recherche du « nouveau » par laquelle les « nouveaux venus » (qui sont aussi, le plus souvent, les plus jeunes biologiquement) poussent les « déjà arrivés » au passé, au dépassé, à la mort sociale (« il est fini »), s'intensifie et où, du même coup, les luttes entre les générations atteignent une plus grande intensité : ce sont les moments où les trajectoires des plus jeunes et des plus vieux se télescopent, où les « jeunes » aspirent « trop tôt » à la succession. Ces conflits sont évités aussi longtemps que les vieux parviennent à régler le tempo de l'ascension des plus jeunes, à régler les carrières et les cursus, à contrôler les vitesses de course dans les carrières, à freiner ceux qui ne savent pas se freiner, les ambitieux qui « brûlent les étapes », qui se « poussent » (en fait, la plupart du temps, ils n'ont pas besoin de freiner parce que les « jeunes » — qui peuvent avoir cinquante ans — ont intériorisé les limites, les âges modaux, c'est-à-dire l'âge auquel on peut « raisonnablement prétendre » à une position, et n'ont même pas l'idée de la revendiquer avant l'heure, avant que « leur heure ne soit venue »). Lorsque le « sens des limites » se perd, on voit apparaître des conflits à propos des limites d'âge, des limites entre les âges, qui ont pour enjeu la transmission du pouvoir et des privilèges entre les générations.

MASSIS Henri, DE TARDE Alfred, Les jeunes gens d'aujourd'hui, Imprimerie nationale, 1995, pp. 49-52 et 69, 74-75

INTRODUCTION

« Il y a quelque chose de nouveau dans la jeunesse », tel est le sentiment unanime. L'attitude courageuse des jeunes gens qui entrent aujourd'hui dans la vie a frappé tous leurs aînés. Des parents en ressentent une inquiète surprise, car tout être aspire d'abord à sa ressemblance. Des maîtres, des éducateurs s'en réjouissent : ils voient là un heureux élan de la race.

Peut-on parler cependant d'une « nouvelle génération » ? Une génération, cela suppose une communauté de traits, une liaison, une secrète entente, un ensemble « où chacun se meut d'un effort solidaire ». Est-il vrai, et dans quelle mesure, que nos jeunes gens se rallient à des tendances communes, à un idéal différent de leurs prédécesseurs, qu'une même poussée interne, sinon une même doctrine, façonne leurs âmes, qu'un même espoir enfin les soulève ? C'est l'objet de cette enquête. Nous l'avons entreprise avec une ardente curiosité, trop ardente pour n'exiger point de nous une entière bonne foi, et nous l'avons terminée dans une pensée de joie et de confiance.

Mais d'abord, qu'entendons-nous par la « jeunesse » ? Nous avons fait porter notre recherche sur des garçons de dix-huit à vingt-cinq ans. C'est à la sortie du lycée, dans les grandes écoles, avant l'emprise d'une carrière, que se façonne notre visage moral et que se choisissent ces directions intellectuelles à quoi nous demeurons fidèles toute la vie. Parmi les nouveaux venus, ceux qui approchent de la

vingtième année nous ont paru réaliser vraiment un type original. La génération dont nous voulons esquisser une image est donc celle qui naquit vers 1890.

Est-ce à dire que ceux qui sont nés environ à cette date présentent tous des traits distinctifs? On ne saurait l'affirmer. Il ne s'agit ici que de la jeunesse cultivée, celle dont nous étions en mesure de connaître la vraie pensée et de recevoir les confidences. Et pour être franc, il s'agit de la jeunesse d'élite. Peut-être une enquête plus étendue, sollicitant tous les jeunes Français, ceux des ateliers, des faubourgs et des champs, comme ceux qui sortent des collèges, eût-elle donné des résultats différents. Mais la majorité numérique en l'occurrence n'offre qu'une signification secondaire, trompeuse même, car c'est lorsqu'une doctrine a gagné la foule qu'elle a commencé de mourir, aux yeux du philosophe; son triomphe présent nous assure qu'elle ne dominera pas l'avenir. Et c'est l'avenir qui nous importe ici. Son secret, il ne faut point le demander à la multitude, mais à l'élite novatrice, levain dans la masse informe. Ce sont les croyances des intellectuels qui, à de longues années de distance, orientent l'esprit public, et par lui la politique, la morale, les arts. Voilà pourquoi il convenait, selon nous, d'interroger, parmi la jeunesse, celle qui vraisemblablement dans la politique, l'armée, les lettres, l'industrie, l'administration, dirigera les destinées du pays. Qu'on ne s'y méprenne point. Nous n'avons pas voulu tracer le portrait du jeune homme moyen de 1912, mais esquisser les traits des meilleurs et décrire *le type nouveau de la jeune élite intellectuelle**.

* M. Émile Faguet², dans sa conclusion à l'*Enquête sur la jeunesse de la Revue hebdomadaire* (30 juillet 1912), donne raison à notre méthode lorsqu'il écrit :

« Il y aurait à conclure, et c'est un peu ce que je tends à croire, que médecins, avocats, hommes d'affaires, hommes de science, agronomes, etc., que toute la jeune bourgeoisie française est en

Un mot enfin sur la forme de cette enquête. On ne trouvera pas ici une suite de réponses à un questionnaire fixé par avance et distribué au hasard des relations et des amitiés. Rien de plus vain qu'une telle suite d'opinions non pas même contradictoires, mais incohérentes, où chacun s'occupe de faire l'avantageux et d'excommunier son voisin. Nous avons vu et interrogé un grand nombre de jeunes gens des Écoles, des Facultés, des lycées, choisis parmi les plus représentatifs de leur groupe. Nous avons vérifié leurs affirmations par les remarques de leurs maîtres. Enfin nous avons lu les pages où déjà certains d'entre eux s'expriment*. Et de cette documentation vivante, nous nous sommes efforcés de faire

retard sur la jeunesse philosophe et littéraire, sur la jeunesse penseuse, et n'arrivera que plus tard, si elle peut y arriver, au point où est dès à présent celle-ci.»

C'est sur ce *retard* naturel et prévu que nous avons fondé notre enquête. Admettrait-on même que la jeunesse intellectuelle n'exercât qu'une action restreinte sur le pays, il faudrait reconnaître qu'elle a, plus que toute autre, le pressentiment, la divination des courants prochains, et qu'elle est infiniment moins lente à se mouvoir.

La plupart des critiques qui nous ont été faites l'ont été pour avoir méconnu ce point de départ. On nous a dit : « Vous parlez de patriotisme, de mariages précoces, de renaissance catholique..., et voici des faits : la France se dépeuple, les séminaires manquent de prêtres, le recrutement de Saint-Cyr est chaque année plus difficile... » Mais nous ne décrivons ici qu'un état d'esprit *naissant*; c'est dans quelques années, l'idéal nouveau s'étant répandu de proche en proche, que la foule en ressentira les effets.

* Nous avons utilisé, en outre, dans la présente publication, les enquêtes menées parallèlement à la nôtre dans la *Revue des Français*, la *Revue hebdomadaire*, le *Temps*, le *Gaulois*. L'enquête du *Temps*, dirigée par M. Émile Henriot, vient de paraître en volume sous ce titre : *À quoi rêvent les jeunes gens* (Champion, éd.). On la consultera avec fruit, surtout en ce qui a trait aux doctrines littéraires nouvelles.

Enfin, pour donner plus d'assurance encore à nos conclusions, nous avons envoyé nos essais à une vingtaine de jeunes hommes,

un ordre. Un système, dira-t-on. Peut-être; aussi bien fallait-il simplifier pour être net. Nous avons omis bien des traits secondaires, nous avons tâché à tout le moins de ne jamais déformer les traits essentiels.

Il n'est pas interdit, au surplus, de croire que l'influence d'une telle enquête importe autant que son exactitude historique. Elle est elle-même un acte. Elle se conforme à l'attitude pragmatiste de ces jeunes gens. En définissant les ardentes suggestions de beaucoup d'entre eux, elle aide de plus hésitants à les distinguer en eux-mêmes, elle accroît leur foi et double leur énergie. Puisse-t-elle encourager cette jeunesse, par-delà les disputes individuelles, à réaliser, dans l'union joyeuse de ses forces, notre idéal commun, qui n'est rien de moins que le vœu d'un Français nouveau, d'une France nouvelle!

porte-parole de groupements littéraires ou politiques, et nous leur avons demandé si leur sentiment rencontrait le nôtre, et dans quelle mesure. On trouvera cette contre-épreuve de notre enquête aux annexes du présent livre. L'acquiescement que nous y recevons prouve la vérité générale de notre description.

MASSIS Henri, DE TARDE Alfred, Les jeunes gens
d'aujourd'hui, Imprimerie nationale, 1995, ~~pp. 69, 74-75.~~
pp. 69, 74-75.

CHAPITRE II

La foi patriotique

Le sentiment qui est au fond de toutes les consciences juvéniles, celui qui, unanimement, s'accorde avec les directions profondes de leur pensée, c'est la foi patriotique. Que ce sentiment les possède, il n'y a, là-dessus, nulle équivoque et point de dénégation possible. L'optimisme, cet état de l'âme où se définit l'attitude des nouveaux venus, s'affirme, dès l'abord, dans la confiance qu'ils mettent en l'avenir de la France : ils trouvent là leur première raison d'agir, ce qui détermine, oriente, prédestine leur action.

Le mot de leur destinée, les jeunes hommes d'aujourd'hui l'ont lu dans cette âme française, qui leur dicte un clair et impérieux devoir. Il semble qu'il n'y ait rien là que de naturel, d'ordinaire, et, pour le déclarer, je ne sais quelle pudeur nous arrête. Mais la nouveauté d'un tel sentiment n'apparaît significative, considérable, que par contraste. Nos aînés, que la guerre laissa incertains, dépourvus, souhaitèrent vainement de trouver la parole qui leur rendrait la divine vertu de la joie dans l'effort et de l'espérance dans la lutte. Recherche anxieuse, bientôt coupable, qui leur fit suivre les voies les plus dangereuses. Faisons une pause et remontons à quelques années en arrière, afin de mesurer les étapes!

Le réveil de l'instinct national.

On ne trouve plus, en effet, dans les Facultés, dans les grandes écoles, d'élèves qui professent l'antipatriotisme. À Polytechnique, à Normale, où les antimilitaristes et les disciples de Jaurès étaient si nombreux naguère, à la Sorbonne même, qui compte tant d'éléments cosmopolites, les doctrines humanitaires ne font plus de disciples. À la Faculté de droit, à l'École des sciences politiques, le sentiment national est extrêmement vif, presque irritable. Les mots d'Alsace-Lorraine y suscitent de longues ovations, et tel professeur ne parle qu'avec prudence des méthodes allemandes, par crainte des murmures ou des sifflets. Gamineries, sans doute, mais qui indiquent que les nouveaux venus résistent à cette idée de la supériorité de la science germanique, conviction où furent élevés leurs maîtres... « Il m'a été très doux, nous écrit un professeur de la Faculté de Dijon, pendant ces quatre dernières années, de voir briller les regards et de sentir bondir les cœurs de ces jeunes, toutes les fois que j'ai profité des préoccupations d'économie nationale qui pénètrent toute l'économie politique pour éveiller l'intérêt passionné des étudiants qui m'écoutent. En province comme à Paris, les sentiments de la jeunesse actuelle sont tout autres que ceux qui nous animaient à vingt ans, et le réveil de l'instinct national a remplacé la passion de tant de chimères. »

Cette magnifique renaissance des vertus de la race n'a fait que se préciser depuis 1905, « avènement de la génération nouvelle ». « À cette époque, nous dit M. Désiré Ferry,

président de l'*Union républicaine* des étudiants de Paris, un frisson passe sur la France. De jeunes énergies se dressent : nous étions, à dix-huit ans, des petits Français d'une fierté hautaine, et résolus à ne plus subir une humiliation. » Une aube, une grandissante aurore se leva sur l'obscurcissement de cet automne 1905, où notre jeunesse comprit que la menace allemande était présente. Et, en soi-même, chaque jeune homme entendit, retrouva, écouta, « comme familière et connue, cette résonance profonde, cette voix, qui n'était pas une voix du dehors, engloutie là et comme amoncelée, on ne savait depuis quand ni pour quoi ».

Le patriotisme de la jeunesse française s'approfondit alors et se fortifia en réflexion, en raison, en action. L'été dernier, elle envisagea la guerre sans effroi^o : au pays tout entier, elle communiqua sa confiance.

« Il faut, dit M. Tourolle, président de l'Association générale des étudiants, il faut qu'on sache que toute la jeunesse française s'est levée comme un seul homme pour répondre à l'injure allemande. » Et lorsqu'on parla du traité franco-allemand, les quinze cents étudiants de Paris^o, sans distinction politique, furent tous d'accord pour protester les premiers contre la cession du Congo à l'Allemagne : « Nous ne sommes pas solidaires, dirent-ils, de ceux qui diminuent l'empire ou le prestige de la patrie ! Que la génération de ceux qui gouvernent en soit seule responsable ! » Alors, dans toute la France et jusqu'à l'étranger*, l'on sentit vraiment qu'il y avait quelque chose de nouveau dans l'âme française.

* À l'automne de 1911, le directeur d'une grande revue anglaise pria un journaliste français de bien vouloir écrire pour sa publication un article sur la France nouvelle. « Quelle France nouvelle ? demanda notre compatriote. — Mais celle qui s'est manifestée en août et septembre dernier », répondit l'Anglais.